70 1945 1945 LA VICTOIRE DE LA LIBERTÉ

PLOUHINEC, le 23 Mai 1945

Le Maire,

MAIRIE DE PLOUHINEC

MÉMOIRES DE 1945

DE LA POCHE DE LORIENT À GERMAINE TILLION

PLOUHINEC

1945 2015_

Je sais la mobilisation importante sur la commune, pour « dire » la vie à Plouhinec sous l'occupation, pour dire les souffrances, les drames, mais aussi les joies des retours d'exil, des retrouvailles et joie suprême, l'officialisation de la fin de cinq années de guerre le 08 mai 1945.

Il me semble qu'avec le temps, la parole se libère. Aussi les témoignages rigoureux et spontanés de Plouhinécois, qui ont vécu cette époque, prennent une valeur exceptionnelle. De ce fait, **cette édition d'un bulletin spécial est une opportunité pour rendre hommage à tous les Plouhinécois qui sont tombés au champ d'honneur, mais aussi à ceux qui ont vécu au quotidien les conflits, la présence de l'occupant, les restrictions alimentaires, et pour beaucoup l'exil vers des localités à l'intérieur du département et ailleurs.**

La déportation de Germaine Tillion à Ravensbrück ne saurait être oubliée, d'autant qu'en cette année du 70ème anniversaire de la fin de guerre, la France fêtera son entrée au Panthéon le 27 mai. Lors de cette cérémonie nationale, nul doute que l'esprit des Plouhinécois trouvera sa place auprès d'elle, tant elle aimait notre commune et ses habitants.

Les nombreuses manifestations organisées pour le 70ème anniversaire de la libération, sous l'égide de la mairie et de l'association Tous en Scène, doivent atteindre deux objectifs essentiels :
• Transmettre à la jeunesse de Plouhinec et aux enfants scolarisés dans nos trois écoles, la réalité de la guerre dans ce qu'elle a d'inhumain. C'est un devoir de mémoire.
• Au-delà des ressentiments, dépasser les épreuves et construire un avenir commun avec les ennemis d'hier. C'est tout le sens de la réconciliation franco-allemande initiée par le Général De Gaulle et le Chancelier Adenauer. A notre niveau, le Comité de jumelage fait œuvre utile en maintenant des liens étroits et chaleureux avec nos amis Allemands de Weidenberg.

Je terminerai par un vœu : celui de voir les Plouhinécois participer nombreux aux manifestations programmées sur l'ensemble de la commune, notamment la cérémonie du 08 mai au monument aux morts et la fête de l'Europe le 09 mai sur le port du Magouër.

Adrien Le Formal,
Maire de Plouhinec

1939

Du 20 au 27 août, la citadelle de Port-Louis accueille les marins réservistes rappelés en attente de la mobilisation générale, décrétée le 1er septembre, par le Gouvernement Daladier.

Le 3 septembre éclate la «Drôle de guerre» : après quelques combats et neuf mois d'attente, le 13 mai, l'armée allemande franchit La Meuse. Elle est à Paris le 14 juin, à Rennes le 17 et à Lorient le 21.

1940

Le 22 juin 1940 c'est déjà l'armistice. 800 Morbihannais environ ont péri depuis le 10 mai, et plus de 20 000 sont faits prisonniers, dont de nombreux Plouhinécois. La France est en partie occupée.

Dès le lendemain, l'amiral Dönitz (commandant en chef de l'arme sous-marine allemande jusqu'en 1942 puis de la Kriegsmarine de 1943 à 1945) visite Lorient, ville qui sera choisie pour devenir la clé de voûte du front de l'Atlantique.

Les horloges à l'heure allemande

HORLOGES. — Il est rappele que toutes les horloges de l'arron dissement doivent, sans exception être mises à l'heure allemande.

Les horloges allemandes : deux heures de décalage avec le soleil

21 Juin 1940
(17 h 40)

M. le Directeur des Postes signale que l'entrée des Allemands à Lorient et à Redon vient de lui être annoncée.

21 juin 40 : note transmise au préfet

Colonne de véhicules allemands militaires et civils sur le cours de Chazelles (Lorient devant le passage à niveau (1940-1941)

L'ARRIVÉE DES ALLEMANDS À PLOUHINEC

L'arrivée de l'armée allemande dans la vie quotidienne provoque une grande émotion, dont chacun se souvient.

Pierrot avait 6 ans à l'époque : ***Les premiers Allemands que j'ai vus, étaient arrivés ici à cheval, avec de beaux chevaux de course, ils étaient à Cluid er Houët, où il y a des serres aujourd'hui. Ils avaient des jumelles, regardaient la côte et parlaient allemand.*** **En repérage ?**

Lucien, né en 1934, avait 6 ans : ***Je me souviens de leur arrivée. Les premiers qu'on a vus, pour nous, les gosses c'était la fête. À Plouhinec, à part des charrettes, il ne passait pas grand-chose, alors des tas de camions à Keryvon, vous pensez si ça nous étonnait. Un side-car s'est arrêté et des Allemands nous ont offert des friandises, des bonbons. Mon père, qui avait vécu la guerre de 14 a dit : « Donnez-moi ça! » et il a tout jeté.***

Jo, qui avait 5 ans, se remémore l'arrivée des Allemands, d'abord à Lorient : ***Une épaisse fumée noire* s'est répandue sur la ville. En voyant les marins paniqués courant dans tous les sens, ma mère et ma tante ont décidé le repli sur Plouhinec. Il faisait très chaud en ce mois de juin 40 quand nous avons appris l'arrivée imminente de l'ennemi*** **qui provoqua un sauve qui peut général, tout le monde ayant peur de ces** ***« barbares coupeurs de mains et violeurs de femme »*****. C'est donc à l'abri des volets ajourés des maisons du village de Kervran que tout le monde observe deux soldats, en side-car qui roulent au pas pour inspecter les alentours : lunettes noires, longs manteaux, casqués, portant mitraillette au torse et arborés d'un étrange hausse-col de métal**.**

Bernadette, née en 1933, était aussi une enfant : ***Ils ont traversé le Vieux Passage en side-car, puis après en « jeeps ». Mémé nous a cachés, Lucien et moi dans l'arrière cuisine, dans un coin, comme si elle avait voulu nous protéger des Allemands « Les boches sont là! Les boches sont là ! » Ils nous faisaient peur avec leurs uniformes.***

Abbé Le Bail : ***Nous sommes sous la domination allemande ! Depuis le 30 juin 1940, la belle école de Locquénin, celle pour laquelle l'abbé Ollier avait tant travaillé est occupée sous les yeux mêmes de son fondateur. De braves gens réussissent à sauver quelques meubles, les tables de classe, l'autel de l'oratoire. Les religieuses sont expulsées, ainsi que leurs élèves. Les vacances se passent à la recherche de pièces assez grandes pour pouvoir continuer les classes en septembre.***

** Le vice-amiral Penfentenyo, adoptant la politique de la terre brûlée, fait couler ses navires, dynamite les portes de radoub du bassin de l'arsenal, noie ses munitions et incendie ses réserves de mazout.*

*** Les feldgendarmes, « kettenhunte » (chiens enchaînés) pour la Wehrmacht, outre la tâche d'assurer la police dans les territoires conquis, ont surtout comme mission de pourchasser les « terroristes » et de traquer les déserteurs - Les premières années d'occupation les verront surtout se consacrer à la première de ces tâches, mais dès la fermeture de la Poche de Lorient, la recrudescence des attentats et la multiplication des désertions vont davantage les occuper - Comme le relate dans ses écrits le général Fahrmbacher commandant du Festung Lorient : « Rien que pour le seul mois d'août 1944, quarante-neuf soldats, soixante marins, trois aviateurs, quatre-vingt-neuf civils et trois-cent-douze russes furent portés déserteurs ».*

LA BSM

Construction de la base de sous-marins de Keroman

La construction de la base des sous-marins à Lorient est un élément déterminant, pour les habitants de Plouhinec.

D'une part, elle explique en partie le nombre élevé d'Allemands (et autres nationalités), basés à Plouhinec qui travaillent à sa construction, de par l'extraction de sable, ou à sa protection, sur les batteries. D'autre part, nombre de Plouhinécois, par obligation, travaillent à l'arsenal (dont l'activité est en partie la réparation des U-Boote). La destruction de Lorient, décidée début 43 par Churchill, aura pour conséquence une partie des bombardements sur notre commune. Mais surtout la BSM est la raison même de la formation de la Poche en 1944. Les Allemands choisiront de la protéger à tout prix.

La base des sous-marins de Kéroman est le plus grand édifice militaire construit par les nazis hors de l'Allemagne. Le dispositif de mise à l'abri des sous-marins U-Boote est alors unique en France. Cette base jouera un rôle de tout premier plan dans la bataille de l'Atlantique.

Commencé en février 41, Kéroman 1 (K1), qui comprend le mécanisme du slip-way pour mettre le sous-marin à sec, peut accueillir 5 sous-marins. Suivront la construction de K2 et K3. En tout, un dispositif, pouvant accueillir un total de 30 bâtiments ! Et pour sa protection le « Festung Lorient », ligne de fortification de 24 km, qui s'étend de Gâvres à Plœmeur, en incluant l'île de Groix.

Pourquoi tant d'Allemands à Plouhinec?

Plusieurs raisons peuvent être avancées :

• Avant la Poche, de nombreux ouvriers européens ainsi que des prisonniers de droit commun, travaillent pour l'organisation Todt chargée de construire la base des sous-marins et le mur de l'Atlantique, un ensemble de blockhaus, qui doit assurer la sécurité du IIIe Reich et empêcher un débarquement éventuel.

• Les fortifications sont tenues par des soldats qui servent les canons et mitrailleuses de ces bunkers.

• La surveillance des populations civiles, interdites dans certaines zones.

Abbé Le Bail évoque le 7 janvier 1944 : ***Un deuil terrible éprouve notre JMC* François Rio, secrétaire et cheville ouvrière de la section, est tué à l'arsenal de Lorient par l'explosion d'un générateur à coque...*** **Et le 9 :** ***Obsèques triomphales de François en la chapelle de Kervarlay, archibondée. Sa bonne humeur avait conquis toutes les sympathies du quartier du Vieux Passage et des autres quartiers de la commune.*** **JMC : Jeunesse Maritime Chrétienne*

Le sable et les galets

Pierrot : ***Ils avaient leur petit train qui allait chercher du galet à la côte, des pelleteuses remplissaient les petits wagons. Ils avaient construit un quai en hauteur dans le bout du champ de D., au Magouëro. Les wagonnets arrivaient et déversaient leur chargement.***

Au début c'était mis dans des camions, mais après ils avaient créé une ligne de chemin de fer sur le tracé de la draisine (petit véhicule automoteur) : c'était la ligne de la marine avant-guerre. Les obus des essais étaient collectés par ce moyen. A Linès, une autre ligne de chemin de fer «partait vers le calvaire », sur la route de Kervran. De là, elle descendait vers Keryvon, puis Toul Lann, Groac'h Carnec, en suivant le tracé de la ligne de Port-Louis à Hennebont. Il y avait un dépôt de galets à Saint-Léon. À Port-Louis, tout était déversé dans des chalands pour la base des sous-marins. Le trajet était le même pour le sable extrait de la dune.

Objet : Service du Travail Obligatoire.

ORGANISATION TODT

Dès le 15 novembre, le ministre Allemand Fritz TODT, chargé de la construction et de l'armement, vient à Lorient pour définir le programme de construction des 3 bases de sous-marins de Brest, Saint-Nazaire et Lorient. Un recrutement massif dans toute l'Europe amènera ses effectifs à Lorient à 12 400 personnes: Français, Allemands, Belges, Hollandais, Espagnols, Italiens et autres nationalités.

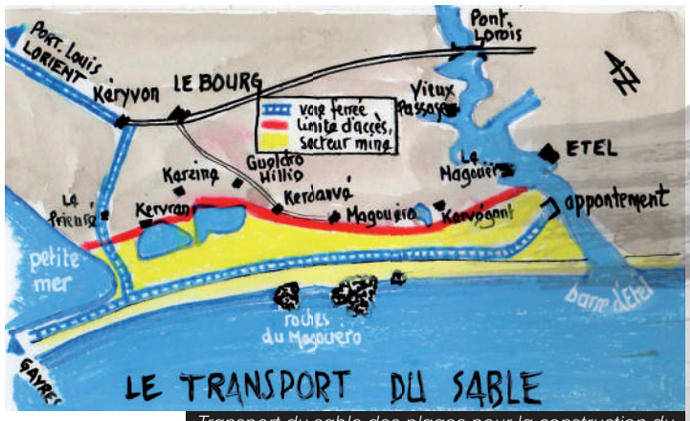
A partir de la loi sur le Service du Travail Obligatoire du 16 février 1943, l'OT* aura recours à la main d'œuvre forcée avec les Français nés entre le 1er janvier 1920 et le 31 décembre 1924. Au plus fort de l'activité des chantiers de construction à Lorient le 13 juin 1943, l'OT de Lorient peut compter sur un total de 22 285 travailleurs.

Pour échapper au STO, certains jeunes de Plouhinec se cachent (quelques-uns à Gravinès pendant plusieurs semaines et sont ravitaillés par les parents – Bernadette) certains arrivent à s'enfuir.

L'abbé Le Bail, recteur de Locquénin, écrit le 12 avril 1942 : *L'école des soeurs a changé d'occupants. Elle est devenue le siège de l'organisation «Todt» pour la région.* Puis le 19 avril : *150 travailleurs «requis» viennent d'arriver au camp de Locquénin, appelé « Lager Etel » et par la suite « Lager Prien ». Ce camp est formé de trois baraques construites d'abord par l'armée allemande dans les champs de Louis T., à proximité de sa maison d'habitation. À ces trois baraques sont venues s'ajouter deux puis sept autres. Au nord du village de Locquénin, il existe actuellement un véritable camp de travail qui peut contenir 700 à 800 travailleurs. En réalité, il ne dépassera guère le nombre de 150 » et enfin le 6 novembre 1943 : «les Todt» déménagent de l'école et des baraques pour se rendre à Port-Louis.*

Pierrot : *Un jour, on était là (au presbytère du bourg) et les Allemands arrivent. Le prof qu'on avait s'est barré par la fenêtre, est parti vers le Bénalo et sauve qui peut ! Ils ramassaient tous les jeunes. Il s'était sauvé et après on a eu école comme ci-comme ça !*

** OT : Organisation Todt*



Transport du sable des plages pour la construction du mur de l'Atlantique et la BSM

L'appontement

Pierrot ***Le sable d'Erdeven était transporté dans des wagonnets et déversé dans des barges d'acier, à peu près où se trouve l'abri du canot de sauvetage d'Etel. Il traversait alors la ria.***

Ce sable était destiné à la construction de l'appontement de Plouhinec, sur lequel on voit une grue (photo aérienne de l'armée américaine). Il servait aussi à l'édification de la base des sous-marins de Lorient car il était acheminé vers le Magouëro par une petite voie ferrée qui suivait la ligne de crête des dunes de Kervégant .

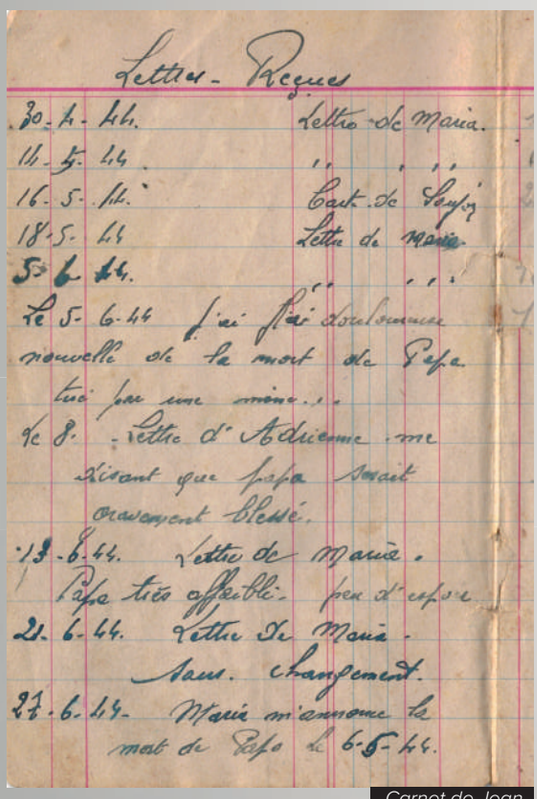
L'appontement n'a jamais été achevé ; quelle aurait été sa destination finale ? « L'occupant avait commencé à creuser un canal pour contourner la barre ».

Jeux d'enfants

Les ouvriers n'étaient pas toujours sur le chantier de transport de sable. Pour s'amuser on allait au quai du Magouëro. Il y avait un plateau tournant qui permettait au petit train de faire demi-tour. Tu tournais dans un sens ou dans l'autre : c'était très amusant.

Un jour on a fait dérailler tous les wagonnets. On n'était plus là quand ils ont découvert le carnage !!

JEAN LE FLOCH, PRISONNIER AU STALAG


Lettres - Reçues
30-4-44. Lettre de Maria.
11-5-44. " "
16-5-44. Cart. de Sophie
18-5-44 Lettre de Maria.
5-6-44. " "
Le 5-6-44 j'ai fait douloureuse nouvelle de la mort de Papa tué par une mine...
le 8. Lettre d'Adrienne me disant que papa serait gravement blessé.
13-6-44. Lettre de Maria. Papa très affaibli. peu d'espoir
21-6-44. Lettre de Maria. Sans changement.
27-6-44. Maria m'annonce la mort de Papa le 6-5-44.

Carnet de Jean

Prisonnier au Stalag XVII-B, à Krems près de Linz en Autriche, mon père Jean Le Floch, sera pendant 5 ans, grutier dans une usine sidérurgique, située à 4 km du camp, distance qu'il fera à pied deux fois par jour pendant sa captivité, sauf le dimanche. Comme dans tous les camps, il passait tous les jours sous l'écriteau : « Arbeit macht frei», le travail rend libre.

Ils sont des milliers de prisonniers comme lui dans ce stalag, plus de 10 000, le plus important du IIIème Reich. Il y a avec lui des gens de toute nationalité et de toute profession. Une véritable vie de camaraderie existe entre eux, partageant les colis de la Croix-Rouge.

Avec mon père, il y a un gars de Locoal-Mendon avec lequel il partage les nouvelles du pays. C'est ce dernier qui, le plus naturellement du monde,

Comme dans tous les camps, il passait tous les jours sous l'écriteau : « Arbeit macht frei », le travail rend libre.

le 5 juin 1944, s'adresse à lui et lui dit :
« Tu aurais pu me dire que ton père, Jacques Le Floch, était mort. Il a sauté sur une mine dans son champ, le 6 mai 1944. »

Le ciel tombe sur la tête de mon père. Il n'avait pas reçu de courrier de la maison depuis plusieurs jours car celui-ci mettait plus d'un mois à circuler.

Le lendemain, à 6h du matin, le camp est sans dessus dessous, avec la bonne nouvelle. Un aviateur anglais, prisonnier comme les autres, avait capté la radio anglaise sur un poste à galène bricolé avec des pièces de récupération : ils ont débarqué. « Sie kommen » titrera un journal allemand du lendemain, journal que mon père gardera longtemps comme souvenir.

C'est donc avec des sentiments mêlés d'immense tristesse et d'euphorie communicative que mon père est parti au travail ce matin-là. Il aura confirmation du décès de son père par plusieurs lettres de ses sœurs. Celles-ci pour le ménager avaient étalé la triste information sur trois courriers reçus en trois semaines (blessé, gravement blessé, décédé), alors qu'il avait eu tous les détails par son copain de Locoal-Mendon, bien plus tôt.

Six mois plus tard, devant l'avance de l'armée rouge, la terreur des Allemands, le camp commencera une migration qui se terminera en avril 45 par une reddition aux Américains.

Mon père avait appris l'allemand en captivité. Il avait grand plaisir à le parler chaque fois qu'il en avait l'occasion, avec des touristes ou lors des rencontres du jumelage.

Jean-Jacques Le Floch
3 mars 2015.

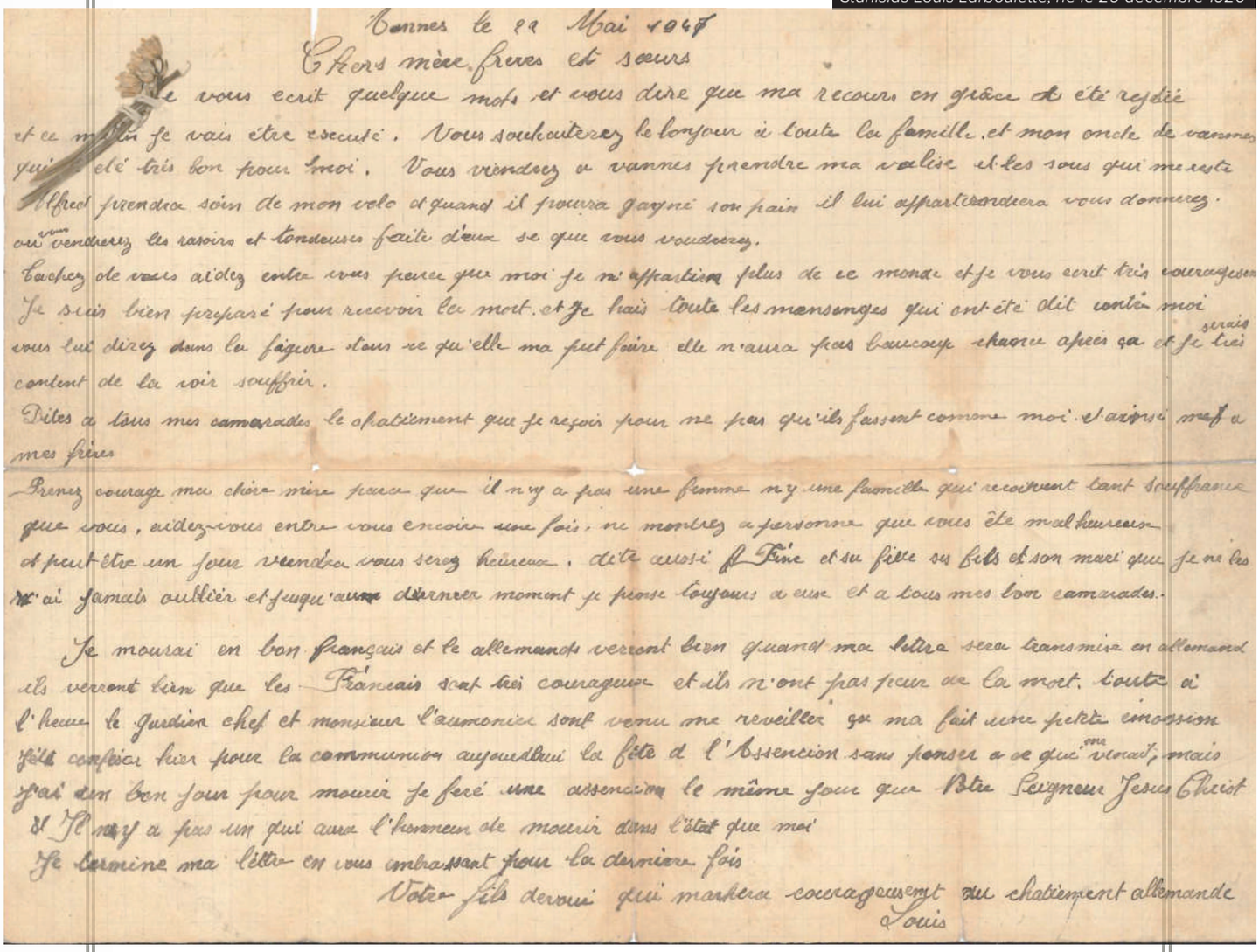
Destin

LA LETTRE DE LOUIS

Louis est un jeune homme de 20 ans. Il est marin, mais en raison de l'interdiction de naviguer, il travaille, comme beaucoup de jeunes, à l'Arsenal. Il est donc chef de famille puisque son père est mort en 1940 (d'une pleurésie) et il est l'aîné de nombreux frères et sœurs (sa mère a eu 13 enfants, dont 3 filles décédées en bas âge). Au mois d'avril 1941, il a une altercation avec un soldat allemand, qu'il désarme. Il s'enfuit, connaissant le sort qui l'attend. Mais les soldats viennent chez lui et menacent d'emmener deux de ses sœurs s'il ne se livre pas. Il est incarcéré à la prison de Vannes, jugé et condamné à mort. Une heure avant son exécution, on lui donne une feuille.

Lucien son jeune frère : *« Je me souviens bien de l'arrestation, j'avais 7 ans. Je les vois partir. Ils sont venus à la maison, il était parti mais ils ont menacé de prendre deux sœurs à sa place. Il est revenu pour que les 2 aînées ne partent pas dans un camp. Je ne l'ai jamais revu. Il a été jugé à Rennes » puis « de le voir partir! On savait qu'on ne l'aurait pas revu. »*

Stanislas Louis Larboulette, né le 29 décembre 1920



Vannes le 22 Mai 1942

Chers mère, frères et sœurs

Je vous ecrit quelque mots et vous dire que ma recours en grâce a été rejetée et ce matin je vais être executé. Vous souhaiterez le bonjour à toute la famille et mon oncle de vannes qui a été très bon pour moi. Vous viendrez à vannes prendre ma valise et les sous qui me reste Alfred prendra soin de mon velo et quand il pourra gagné son pain il lui appartiendra vous donnerez. ou vous vendrez les rasoirs et tondeuses faite d'eau se que vous voudrez.

Tachez de vous aidez entre vous parce que moi je n'appartient plus de ce monde et je vous ecrit très courageusement Je suis bien preparé pour recevoir la mort. et je hais toute les mensonges qui ont été dit contre moi vous lui direz dans la figure tous ce qu'elle ma fait faire elle n'aura pas beaucoup chance après ça et je serais très content de la voir souffrir.

Dites à tous mes camarades le chatiement que je reçois pour ne pas qu'ils fassent comme moi. et ainsi mes à mes frères

Prenez courage ma chère mère parce que il n'y a pas une femme n'y une famille qui recoivent tant souffrance que vous, aidez-vous entre vous encore une fois, ne montrez à personne que vous ête malheureux et peut-être un jour viendra vous serez heureux. dite aussi à Fine et sa fille ses fils et son mari que je ne les n'ai jamais oublier et jusqu'au dernier moment je pense toujours à eux et à tous mes bon camarades.

Je mourai en bon français et le allemands verront bien quand ma lettre sera transmise en allemand ils verront bien que les Français sont très courageux et ils n'ont pas peur de la mort. toute à l'heure le gardien chef et monsieur l'aumonier sont venu me reveiller ça ma fait une petite emoussion j'ai confessé hier pour la communion aujourdhui la fête de l'Assencion sans penser à ce qui me venait, mais j'ai un bon jour pour mourir je feré une assencion le même jour que Notre Seigneur Jesus Christ et il n'y a pas un qui aura l'honneur de mourir dans l'état que moi

Je termine ma lettre en vous embrassant pour la dernière fois

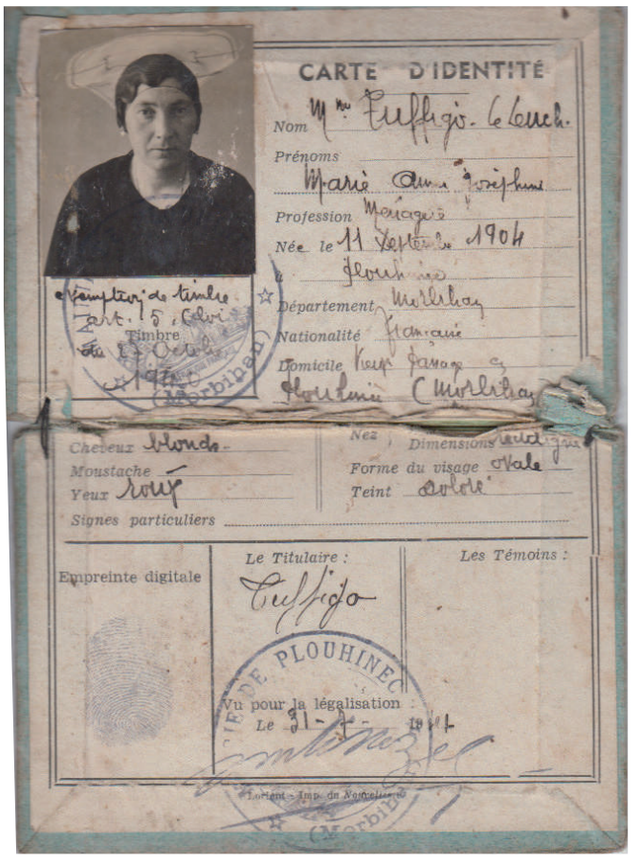
Votre fils devoué qui mantera courageusement au chatiement allemande

Louis

Mariage de Félicité et Désiré le Floch en 1946 dans la Grande Rue devant chez « Maria La salle »

« Un beau jour, les boches sont venus réquisitionner notre vache, notre seul bien. Maman n'était pas là: elle travaillait dans les fermes pour nous nourrir. A son retour : « Maman, les Allemands ont pris la vache ! ». Elle n'a pas perdu de temps ; un coup de torchon sur le museau de chaque mioche et on est tous partis. Au Poulpry, c'est là qu'ils avaient emmené la bête, le commandant a consenti à recevoir ma mère. On a attendu. Ils nous ont redonné la vache. Au retour, à la tombée de la nuit, ils ont même déminé la route pour nous laisser passer, nous, notre lait et notre beurre. Les routes étaient barrées chaque soir par les soldats, pour être tranquilles la nuit. »
Lucien.

CARTE D'IDENTITÉ
Nom Tuffigo
Prénoms Alfred
Profession Marin-pêcheur
Né le 15 Août 1906
à Plouhinec
Département Morbihan
Nationalité Français
Domicile Keur Ramage Plouhinec (Morbihan)
Timbre Art. 5 Loi du 17 Octobre 1940
SIGNALEMENT
Cheveux châtain
Nez Dimensions Rectiligne
Moustache
Yeux Nul
Forme du visage Ovale
Teint Clair
Signes particuliers
Empreinte digitale
Le Titulaire : Tuffigo
Les Témoins :
Mairie de Plouhinec
Vu pour la légalisation
Le 31-7-1941
Lorient - Imp. du Nouvelliste (Morbihan)



CARTE D'IDENTITÉ
Nom Mme Tuffigo-Le Guen
Prénoms Marie Anne Joséphine
Profession Ménagère
Née le 11 Février 1904
à Plouhinec
Département Morbihan
Nationalité Française
Domicile Keur Ramage Plouhinec (Morbihan)
Timbre Art. 5 Loi du 17 Octobre 1940
Cheveux blonds
Nez Dimensions Rectiligne
Moustache
Yeux roux
Forme du visage Ovale
Teint Coloré
Signes particuliers
Empreinte digitale
Le Titulaire : Tuffigo
Les Témoins :
Mairie de Plouhinec
Vu pour la légalisation
Le 31-7-1941
Lorient - Imp. du Nouvelliste (Morbihan)

Cartes d'identités de 1941 de Marie Anne et Alfred Tuffigo , parents de Bernadette

LA VIE QUAND MÊME

Un gourmand aurait-il été heureux pendant la Poche ?

D'abord il faudrait s'adapter aux nouveaux produits: la margarine pour remplacer le beurre, retrouver d'anciens légumes : les rutabagas, les panais, tiens, tiens! Les haricots de toutes sortes, les pommes de terre accommodées à toutes les sauces : l'eau bien sûr ! Et puis aussi l'eau et peut être encore l'eau et pour finir rissoler les pommes de terre dans de l'huile de requin pèlerin (une horreur dont Bernadette a encore le goût dans la bouche).

Pour agrémenter le menu : une tête de merlu ou de raie à partager à six. Pendant cette période il n'y a pas eu beaucoup de problèmes de surpoids.

A la fin du repas, un petit coup de café ? Une tasse préparée avec de l'orge grillé. Une petite cigarette ? Roulons donc une feuille de topinambour hachée dans du papier journal.

Un Allemand sauteur

D'après E. L.

Des enfants jouent dans un champ à proximité du village du Magouëro, bien qu'il y ait des obus venus de la Ria qui tombent non loin de leur terrain de jeu. Ils aperçoivent un soldat allemand qui s'abrite derrière le talus. Tout à coup, un obus éclate à proximité du militaire, le faisant sauter d'un coup d'un seul, de l'autre côté de l'obstacle. Les garçons, épatés par l'exploit, ou par ironie, se mettent à applaudir. Le soldat arme alors son fusil… met les enfants en joue et…

Rien… Ils ont eu chaud… Jamais ils n'ont couru aussi vite…

DEUX JOURS SANS PAIN

COMME le DIMANCHE LES BOULANGERIES SERONT FERMÉES LE JEUDI

A MOINS QUE CE NE SOIT JOUR DE MARCHE

Le préfet du Morbihan a pris l'arrêté suivant qui sera mis en application à partir de la semaine prochaine

A compter de la pu… sent arrêté, l'expositi… public des produits de… interdites les jeudi… chaque semaine.

Dans les communes… un jour de foire ou… Maires sont autorisés… jour de fermeture pa… après avis favorable du…

Titre paru dans le nouvelliste du Morbihan. 16 janvier 1942

^ tableau d'imposition de denrées aux mairies du canton

Tickets d'alimentation

Le pain

« De Quiberon, mes parents sont allés à Camors, à bicyclette, chercher de la farine. Au retour, Maman est tombée et s'est cassé le bras. On a envoyé la farine chez le boulanger pour faire du pain ; on l'attendait avec impatience : c'était de plus en plus rare. Le pain était immangeable : il avait le goût du nettoyant pour le four. Quelle déception! » Louisette.

Le Bayern de Locquénin

A Locquénin, il a été créé une association sportive. Pendant la guerre, on continue à jouer au football. On dispute des rencontres de championnat.

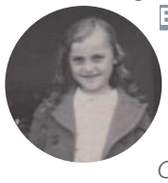
François : *On avait un beau terrain à Mané Véchen, mais à part taper dans le ballon on n'y connaissait rien et à chaque match c'était la raclée. Face à Sainte-Hélène, de vrais lutteurs, poilus comme il se doit. Nous, les gamins on perdait nos moyens. Je crois que cette fois-là on en a pris huit sans en rendre un seul. Un autre match nous a conduits à Quiberon à vélo ; je partageais le mien avec un copain. Le trajet nous a servi d'entraînement : nous sommes arrivés sur les rotules à l'heure du match et on en a encore pris huit.*

En 1942, deux ouvriers de l'organisation Todt intègrent l'équipe ; ce sont des footballeurs de haut niveau et du coup on n'a plus perdu un seul match.

Bien qu'il y ait la guerre, les grands moments de la vie subsistent : par exemple la communion solennelle et par conséquent la catéchisme pour y préparer les enfants.

l'Abbé Le Bail, recteur de la paroisse de Locquénin, au Magouër

La vie religieuse



Bernadette, réfugiée, en 1945 : *On était à La Dominelais en Ille-et-Vilaine. C'était un capucin qui nous préparait à la communion. Il m'avait fait chanter. Il avait trouvé que je chantais bien et j'avais chanté avec un petit Nazairien au milieu de l'église. Je ne devais pas être bien belle, j'avais les chaussures de Lucien, mon frère, des chaussettes qui arrivaient aux genoux et la robe aussi.*

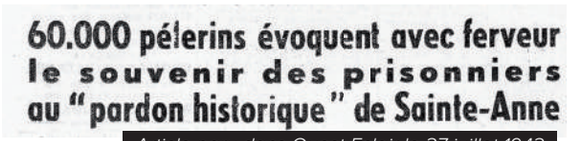
A Colpo, c'est différent

Lucien, réfugié à Colpo, à partir de 1942 : *Ceux qui veulent aller au catéchisme y vont. Un responsable nous emmène. Et là, mon copain et moi, on a le même âge, on se cache dans un buisson et au retour on rentre dans le rang. Ni vu ni connu, pas de caté. La belle vie ! Ah la la ! Mais quand ma mère est venue nous voir elle a dit : « Je vais aller rencontrer le curé pour voir si tu peux faire ta communion. » Je suis parti avec ma mère : mais le curé a dit « Je n'ai jamais vu ce garçon-là ! » et moi non plus je ne l'avais jamais vu. Donc pas de communion. Je m'attendais à recevoir une taloche, mais non. Elle a passé l'éponge. Il faut dire que c'est la seule fois qu'elle a eu l'occasion de venir jusqu'à Colpo en deux ans et demi !*

« Tu feras ça l'année prochaine ! »

Chapelle de Saint Cornély

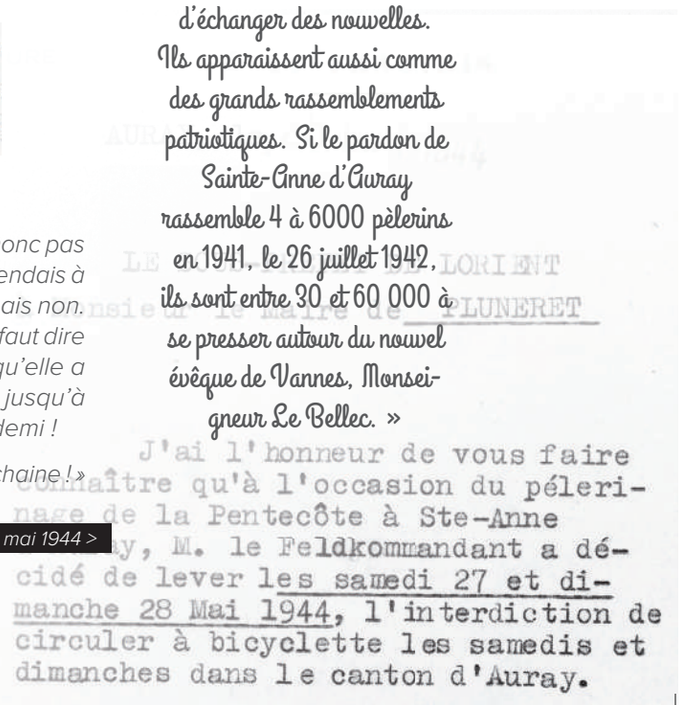
« L'affluence aux pardons augmente. Au-delà de l'aspect religieux, ceux-ci permettent aux Morbihannais de partager un moment de convivialité et d'échanger des nouvelles. Ils apparaissent aussi comme des grands rassemblements patriotiques. Si le pardon de Sainte-Anne d'Auray rassemble 4 à 6000 pèlerins en 1941, le 26 juillet 1942, ils sont entre 30 et 60 000 à se presser autour du nouvel évêque de Vannes, Monseigneur Le Bellec. »



60.000 pélerins évoquent avec ferveur le souvenir des prisonniers au "pardon historique" de Sainte-Anne

Article paru dans Ouest Eclair le 27 juillet 1942

Le repas qui suivit fut somptueux. *On a fait un repas avec tous les réfugiés. On a dressé des tréteaux dans une classe ; les gens du bourg sont venus, ils ont offert des gaufres, de la viande et du pain. Ils n'avaient jamais manqué de rien ni même vu un Allemand, pendant toute la guerre. Nous sommes restés environ neuf mois.*



J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'à l'occasion du pélerinage de la Pentecôte à Ste-Anne d'Auray, M. le Feldkommandant a décidé de lever les samedi 27 et dimanche 28 Mai 1944, l'interdiction de circuler à bicyclette les samedis et dimanches dans le canton d'Auray.

Lettre du sous-préfet du 25 mai 1944 >

Les relations avec l'occupant

Avant la Poche
Elles sont souvent très tendues ; le moindre incident peut dégénérer et déboucher sur une arrestation puis un passage au tribunal. Des condamnations à la prison sont prononcées, voire des condamnations à mort.

Parfois, elles sont cordiales. **Bernadette** raconte qu'au retour de permission, des soldats, qui avaient des enfants du même âge, ont offert des bonbons à tous les enfants de la famille. **Pierrot** relate que des militaires « perdaient » des tablettes de chocolat, **Jo** qu'un soldat allemand, qui l'avait vu contempler la vitrine d'un magasin, lui a acheté un jouet à Noël dans cette boutique.

Félicité née en 1923 : *Un officier allemand logeait chez nous. Il occupait une chambre sur le même palier que moi, ma sœur et mes parents. Nous nous rencontrions peu. Il arrivait le soir pour se coucher et le lendemain matin c'est son « vaguemestre » qui venait le chercher. Celui-ci s'occupait de tout y compris de faire sa chambre. D'ailleurs il ne se levait pas très tôt. Il avait un poêle et nous a même brûlé le plancher.*

Un jour, mon père, alors que les vélos étaient tous réquisitionnés, avait caché le sien dans le grenier. Ceci est arrivé aux oreilles des Allemands. Ils sont venus le chercher et mon père a été amené le pistolet sur la nuque. Il a dû donner le vélo. L'incident ayant été rapporté à l'officier qui logeait chez nous, celui-ci nous a apporté en échange un vélo à pignon fixe. Une autre fois à Noël, nous avons eu la surprise de trouver un sabot en carton bouilli rempli de friandises. C'était l'officier allemand qui l'avait laissé.

Nana, Marie-Anne, née en 1915 : *À la ferme, on avait à manger car on avait des bêtes et des légumes. Mais certains soldats allemands venaient voler de la nourriture.*

Il y en avait aussi qui donnaient du beurre ou des bonbons aux enfants. Il y en avait même qui commençaient à parler le breton. Chez Frédéric Le Louer à Kerprat, il y en avait un qui s'appelait « Otto » et qui est revenu longtemps en vacances à Plouhinec.

Pendant la Poche
Les relations sont beaucoup plus tendues surtout avec les troupes ukrainiennes ou caucasiennes (russes blancs). La faim accentue les antagonismes.

Rémi : *J'avais 8 ans et je travaillais à la ferme, car on n'avait école qu'une demi-journée : à Fouilliboche chez Kergueris avec l'abbé Auffret. Jusqu'en 1943, on allait à l'école de Locquénin puis dans la chapelle de Kervarlay.*

Il y avait un soldat allemand qui s'appelait « Rosler ». Il assurait l'approvisionnement du camp de ravitaillement situé en haut du Gueldro-Hillio et celui de la barre d'Etel où il était cuistot pour ceux qui étaient dans les blockhaus. Pour éviter de revenir à pied, il me criait dessus pour que je prenne le cheval (nommé Brizard) de mon voisin Joseph et que je l'accompagne. Je commençais à en avoir marre et me cachais quand je l'entendais arriver. Les plus durs c'étaient les « russes blancs » qui revenaient du front de l'Est. Ils n'avaient qu'une envie c'était de s'évader. Ils occupaient le blockhaus de Kervégant. Un jour on a tué un cochon, ils ont vu le sang. Alors ils ont cherché à voler de la nourriture pour partir. Ils ont tabassé ma mère, ont pris de la viande et ont vu sa sœur qui partait. Ils ont lancé une fusée éclairante, mais elle a pu se cacher. Les soldats allemands sont venus chez nous et on a failli avoir des gros ennuis car ils croyaient qu'on était dans le coup.

Désiré et le cheval Péchard en 1942

Loin du bourg… près du cœur.
« Félicité était réfugiée avec ses parents à Grand-Champ. Un jour du balcon de la maison elle voit passer une charrette avec les « affaires » d'autres réfugiés. Cette charrette est conduite par un Plouhinécois (Désiré). Elle le hèle : « Arrête-toi ! » Lui : « Pas le temps, au retour ». Elle a attendu, il n'est pas repassé.

Et alors ?
Un regard, quelques mots brefs auront suffi à faire battre les cœurs : ils se sont mariés en octobre 1946. »

Pour la petite histoire...

Chez Mme Queijo, à la gare, on danse au son d'un piano mécanique à jetons. À Linès, Chancha (Jean-Jacques) fait danser sur les tables au son de son accordéon. Chez Le Bouille, étape incontournable des mariages, s'affichait une pensée sur la porte : « D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Chez Le Bouille boire un coup ». Chez René Croizer, au bas du bourg, la « roulante » des Allemands cohabite dans la cour avec la citerne des pompiers. En cas d'incendie, le plus compliqué est de trouver le cheval pour tracter autant d'eau.

Le Pontoir

LA VIE DU BOURG

Un centre-bourg au parfum agricole

A l'aube de la guerre, à l'heure où l'automobile n'était pas encore reine, le cœur du bourg battait au rythme de l'agriculture. Comment imaginer aujourd'hui qu'une dizaine de fermes gravitaient dans un cercle de 250 m autour de l'église.

A cela venait s'ajouter de modestes tenues comme celles de M. Moler et M. Conan. Et puis, dans de nombreuses familles on élevait des poules, des lapins et des cochons.

Le principal moyen de traction était le cheval. Il y en avait au moins un dans chaque ferme. Pas étonnant que quatre maréchaux-ferrants aient une activité soutenue dans le bourg. Imaginez des troupeaux d'une douzaine de vaches traversant le bourg deux fois par jour croisant des charrettes parfois chargées de fumier. Un parfum «bouse-crottin» flottait de façon permanente en semaine et personne ne s'en plaignait. Les ménagères venaient même parfois avec une pelle recueillir le crottin sur la voie afin de le mettre dans les pots de fleurs de la salle à manger. Comme celle-ci ne servait qu'une à deux fois par an, cela ne dérangeait personne.

Des bistrots jusqu'à plus soif...

Dans le bourg, plus de vingt cafés, bistrots ou débits de boissons permettaient à nos ancêtres d'étancher leur soif sans grands déplacements : il vaut mieux boire souvent et moins : tous les médecins le disent.

Durant la guerre, l'alcool était interdit. On buvait du cidre, de la limonade, de la frenette (infusion de feuilles de frênes) et parfois du vin en échange de tickets de rationnement.

Les Allemands aussi fréquentaient les bistrots et achetaient beaucoup de vin.

Parfois certains Plouhinécois parvenaient à chaparder des barriques à peine entamées. Les cafés font souvent office de salle d'attente et sont liés à une autre activité : ainsi les maréchaux-ferrants ou celui de « Chanana », Jeanne-Anna dont le mari est cordonnier, ou Le Fur mécanicien.

... et aussi la grande histoire

Ainsi au Café à Fouilliboch, la classe improvisée de l'abbé Auffret masque aussi un lieu de résistance où le poste à galène sert à renseigner les alliés sur la position des Allemands. Et bien sûr, il y a le café de Célestin Le Carour au Magouër, où se sont tenus les pourparlers préalables à la reddition de la Poche de Lorient.

Les petites surfaces sont nombreuses

On comptait sept à huit épiceries dans le bourg. Souvent elles vendaient aussi du tissus (rouennerie), des casquettes, des sabots. Deux boucheries : celle de Jean Barrau sur la place et celle de Jean Jaffre, route de Gâvres. Cinq boulangeries où le pain est vendu au poids et coupé avec un grand massicot. En breton on disait : « tamm ar bouiz ». Et puis il y avait les ambulants : Khaïfa et son triporteur qui livrait à la campagne, Vallan et Rouleboulle qui viennent à Plouhinec avec leur brouette vendre leurs gâteaux. Les charcuteries étaient aussi ambulantes car chaque maison avait son cochon. Il y avait aussi les crêpières comme Jacquette Crampouer dans la petite rue. Si vous aviez demandé une jambon fromage on vous aurait ri au nez ! En effet on ne connaissait que celles au beurre et parfois au lait ribot.

Et la concurrence devait marcher direz-vous ? Pas si sûr en effet : *Comme au bourg tout le monde se connaissait et pour ne faire de tort à personne les familles changeaient d'épicerie toutes les semaines.*

Coll. GLF

Sarcleuses à Parc er Vorh en 1942

Et puis il y avait le cahier de compte (sur le côté, une page d'un cahier de 1930). Les gens payaient toutes les semaines ou tous les mois.

Durant la guerre, il y a eu l'avant et pendant la Poche de Lorient. Avant, les épiceries trouvaient de la marchandise auprès des grossistes qui étaient à Lorient ou à Hennebont. Parfois aussi au marché noir. La Poche de Lorient a provoqué des réquisitions plus nombreuses et par voie de conséquence, a entraîné la pénurie. Les tickets de rationnements étaient convoités. Les contrôles de commerces au début de la guerre étaient drastiques. Les contrôleurs étaient surnommés « les chiffres d'affaires ». Ils vérifiaient les comptes et les balances.

Le bourg : une zone d'activités diverses

Se côtoyaient le cordonnier, le réparateur de vélos, le menuisier, le transporteur, le maçon, le maréchal-ferrant. Le bruit du travail était familier et se mêlait aux conversations en breton. Tel un langage codé, les noms s'étaient au fil du temps transformés en surnoms. Ceci n'est jamais qu'un retour aux sources, un pied de nez à l'état civil dans ce qu'il a d'administratif, une façon imaginative un tantinet moqueuse de parler de son voisin. Jugez plutôt avec ce petit échantillon :

Victor jeep, Marie botez lehr, Calepin, Nopir, Jean Moéne, les Dabord, Fichon, Nagouet, Marie Pipiche, Fouilliboche, Lucie Baden, Nana Gabeluche, Marie La Plume, Job er Bal, Job er Grec, Emile en turc, Comper, Er bonn, Marie peillotour, Lanlir, Maria Korh rochet, Marie Peillodo, er Freue, Channot, Caatch, Pinto, Arago, Dic kant liv, Jean IV, Marie Cotetche...

Les repasseuses de coiffes étaient de véritables artistes : Fine Le Maguer à Kélerousse, Thérèse Roger et Jeanne Roger dans la grand-rue, Alice Tesson au bas du bourg.

Un coiffeur pour hommes tient salon au café Le Calve derrière l'église. Les femmes, elles, en faisaient leur affaire... et puis il y avait la coiffe. Les médecins avaient de la particularité d'avoir des problèmes de mobilité : le docteur Duret qui exerçait grande rue avait une très mauvaise vue, c'est son épouse qui le véhiculait et continuait son tricot dans la voiture en l'attendant, quant au docteur Tual il venait de Port-Louis, tantôt il fallait aller le chercher en charrette tantôt il venait à vélo ! Le rôle de Madame Canevet, sage-femme, était primordial. Elle est certainement celle qui a vu le plus grand nombre de Plouhinecois et Plouhinecoises venir au monde. Il faut dire qu'elle a exercé ensuite au moment du « baby boom ».

Le secteur côtier de la rivière d'Etel «vit sa vie» maritime

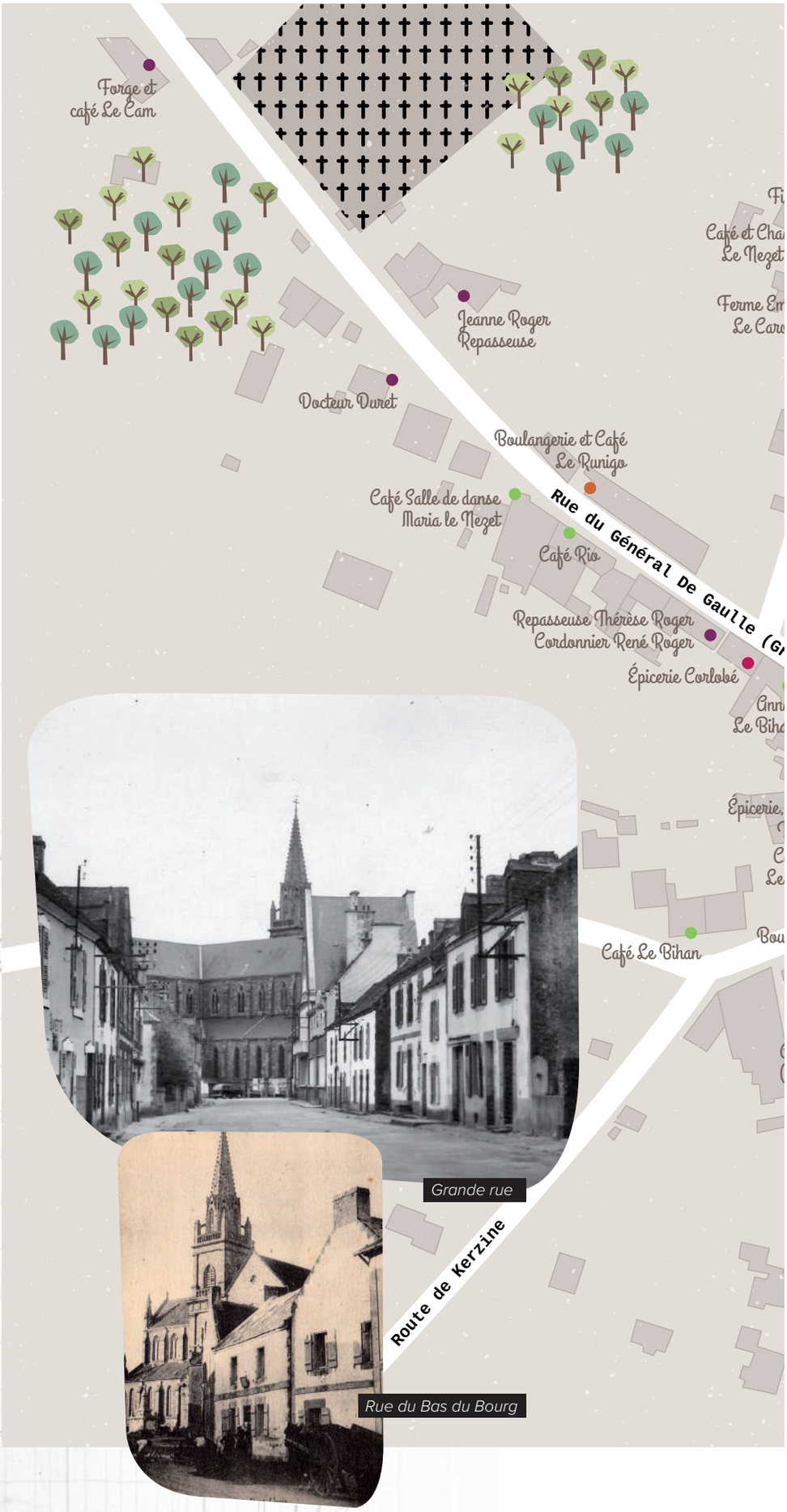
S'il y a deux paroisses et maintenant l'école de Locquénin, il y flotte de temps en temps dans l'air iodé un parfum d'indépendance un peu frondeur. Il faut dire que la rivière d'Etel est un lien plus qu'une séparation avec la rive gauche : Belz et surtout Etel situées à trois coups de godille.

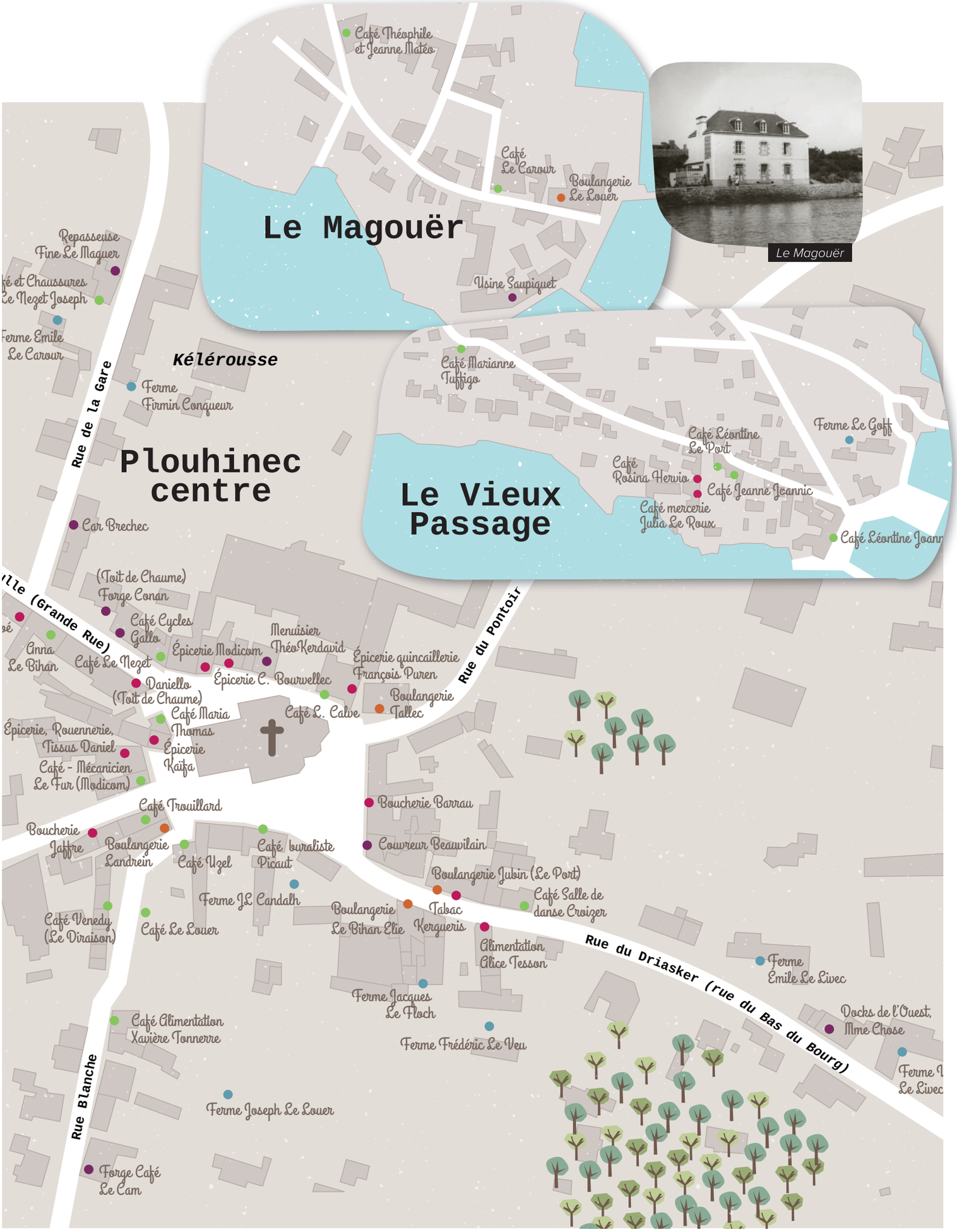
La pêche est l'activité première, mais nombre de femmes de marins pêchent aussi leur subsistance en travaillant dans les fermes de Locquénin, Kervégant, le Magouër et de nombreuses familles ont leur cochon et parfois la vache. Comme pour le bourg, l'autonomie y est assurée par quelques commerces :

les cafés de la côte sont le rendez-vous incontournable des équipages à la fois pour effectuer règlement de la pêche (à la part) et aussi pour partager fréquemment la cotriade. Parfois leur activité est complétée par celle de la vente de denrées ou de tissus.

Le Magouër comme le Vieux-Passage a sa boulangerie : au Magouër Julien Le Louer tient aussi un café et salle de danse, Au Vieux-Passage Ambroise Le Nezet est appelé « Cachtrol ». Ce surnom provenant de la publicité pour l'huile « Castrol » sur le pignon de l'établissement. Les grands villages ou carrefours importants sont également des points d'implantations de cafés ainsi pêle-mêle : à Kerhélène, Adolphe Jouannic, à Toulchican : Rosalie Le Guerizec, au Pont-Lorois : Le Quellec, à Kérabus, Kerdavid, etc...

Chacun pendant la guerre a fait vivre bon an mal an toutes ces activités. Après c'est une autre histoire et il y a beaucoup à dire, alors... suite au prochain numéro...




Le Magouër
Café Théophile et Jeanne Matéo
Café Le Carour
Boulangerie Le Louër
Usine Saupiquet
Le Magouër
Le Vieux Passage
Café Marianne Tuffigo
Café Léontine Le Port
Ferme Le Goff
Café Rosina Hervio
Café Jeanne Joannic
Café mercerie Julia Le Roux
Café Léontine Joann
Plouhinec centre
Kélérousse
Repasseuse Fine Le Maguer
Ferme Emile Le Carour
Ferme Firmin Conqueur
Rue de la Gare
Car Brechec
(Toit de Chaume) Forge Conan
Café Cycles Gallo
Anna Le Bihan
Café Le Nezet
Épicerie Modicom
Menuisier Théo Kerdavid
Épicerie quincaillerie François Puren
Rue du Pontoir
Daniello (Toit de Chaume)
Épicerie C. Bourvellec
Boulangerie Tallec
Café L. Calve
Café Maria Thomas
Épicerie, Rouennerie, Tissus Daniel
Épicerie Kaïfa
Café - Mécanicien Le Fur (Modicom)
Café Trouillard
Boucherie Jaffre
Boulangerie Landrein
Café Uzel
Café buraliste Picaut
Boucherie Barrau
Couvreur Beauvilain
Boulangerie Jubin (Le Port)
Café Salle de danse Croizer
Ferme JL Candalh
Boulangerie Le Bihan Elie
Tabac Kergueris
Café Venedy (Le Diraison)
Café Le Louer
Alimentation Alice Tesson
Rue du Driasker (rue du Bas du Bourg)
Ferme Emile Le Livec
Ferme Jacques Le Floch
Docks de l'Ouest, Mme Chose
Café Alimentation Xavière Tonnerre
Ferme Frédéric Le Veu
Rue Blanche
Ferme Joseph Le Louer
Forge Café Le Cam

LES BOMBARDEMENTS

Établir une fiche par chute de bombe. RÉFÉRENCE N°

FICHE N°1 ATTAQUE du 31 (2) à 23 heure (3)

LOCALITÉ Plouhinec (1) SECTEUR ; ILOT (4)

EMPLACEMENT DE LA CHUTE (5) à 2m40 de l'angle nord du pignon ouest du couvent et à 1m10 de la verticale abaissée du pignon au point de chute.

RENSEIGNEMENTS RECUEILLIS

SUR LE PROJECTILE (6)		SUR LES EFFETS CONSTATÉS					
		(7) Point de Chute	EFFETS CONSTATÉS			DOMMAGES CAUSÉS AUX ABRIS	
Éclaté	Non éclaté		(8) Voie ou Sol	(9) Canalisation	(10) Immeuble	(11) NATURE des ABRIS ENDOMMAGÉS	(12) NATURE des DOMMAGES
Poids présumé		Rue	Empreinte				
Dimensions							

Fiche de renseignements relative au bombardement aérien du mois de mars 1941

L'**Abbé Le Bail** relate le 14 janvier 1943 : *Vers minuit, bombardement de Lorient et sa région par les Anglais! De nombreuses bombes incendiaires tombent sur le territoire de Plouhinec... la population commence à prendre peur*. Puis la nuit du 7 au 8 février : *c'est la plus épouvantable que nous ayons connue à Locquénin. 150 avions sont venus achever la destruction de Lorient...* Et de nombreuses fois ensuite, il note les bombardements.

Pierrot : *On avait fait des tranchées mais on n'y allait pas! On avait un bâtiment avec un grenier rempli de foin de 5-6 m de hauteur. Dès qu'on entendait un avion, toute la famille se précipitait sous le foin ! La première fois qu'ils ont bombardé Lorient, ils ont dû lâcher des milliers de bombes incendiaires ! On les voyait descendre en chapelet et après ça a brûlé combien de temps !!!*

Une nuit, deux bombes sont tombées à Salonique, on y voyait comme en plein jour! Les trous existent encore !

Josiane : *Le petit Jean-Claude était né au café, il avait quelques mois et dormait à l'étage. J'avais insisté auprès de ma mère pour aller le voir ce jour-là. Avec ma sœur on l'avait pris dans nos bras, quand l'explosion a détruit la cuisine, éclaté la porte d'entrée de la maison, avant qu'une pierre ne tombe dans son berceau. Tous trois l'ont échappé belle !* (c'était en mars 1941).

Josiane et Annie : *La nuit on regardait les bombes incendiaires illuminer Lorient, c'était comme des feux d'artifice géants.*

Jo à Lorient : Lors des premiers raids, la famille se réfugie dans un couloir de son rez-de-chaussée. Mais l'endroit n'est pas sûr, aussi Joseph, (neuf ans) sa mère et sa tante se réfugient dans la gendarmerie voisine en construction. *Deux jours plus tôt, la rue Jules Legrand proche de chez nous, avait sérieusement été endommagée. Les ruines fumaient encore quand je m'y suis rendu.*

Impressionné par les dégâts, l'enfant prend peur et conjure sa mère d'abandonner leurs habitudes et pour une fois de se réfugier à l'abri sous la place d'Alsace-Lorraine - Elle accepte : *Le mugissement des sirènes a retenti en début de soirée - Les premières bombes sont tombées vers 23 heures et les dernières au petit matin - Blottis l'un contre l'autre dans l'abri, les gens étaient terrorisés tant le béton tremblait sous les impacts.* Le jour est levé quand les occupants sortent enfin de l'abri et s'épouvantent : *Le quartier entier brûlait et, face à l'abri, de grosses poutres enflammées tombaient des établissements Corbières. Interdiction nous a été faite de quitter la place et d'essayer de rejoindre notre domicile. Des cars arrivés sur la place nous ont tous emmenés à Vannes sans qu'on le sache.*

Nana : *J'ai habité au bourg en face de la mairie pendant les bombardements. Un jour, il y a eu des pierres qui se sont effondrées dans la chambre, même une sur le lit. Quand ils ont bombardé le Pont-Lorois, il y a des bombes qui sont tombées un peu partout. Il y en a une qui est tombée derrière la chapelle de Saint-Cornély : une jeune fille sortait ses vaches, elle a pris peur et en est morte quelques jours plus tard.*

Balles traçantes

LAURENT

Laurent Le Blévec, photo parue dans la revue Nuit et Brouillard

Laurent Le Blévec, né à Riantec en 1901 , originaire de Plouhinec, habite avec sa femme et ses trois enfants, dont son fils Jo, à Lorient lorsqu'il est arrêté : Le 22 juillet 1942, Laurent est convoqué à la kommandantur (Chambre de commerce actuelle) de Lorient, « pour n'avoir pas déclaré une arme en sa possession. »

Jo : *Le marchand des quatre saisons ambulant habitant notre immeuble l'a croisé se dirigeant vers la prison encadré de quatre « colliers de chien ».* Il s'en approche et Laurent le rassure : *Ce n'est rien, préviens ma femme que je ne rentrerai pas déjeuner.* Mais les coups de crosse assénés à la tête du prisonnier font comprendre à son interlocuteur que l'affaire est des plus sérieuses: *Il a prévenu ma mère et celle-ci a alerté Kervran où mon oncle a caché son fusil de chasse dans un toit de chaume. Nous n'avons jamais été inquiétés et aucune fouille n'est intervenue chez nous.*

La prison est à deux pas de la rue du Couëdic (actuelle Banque de France). Les visites d'adultes y étant proscrites, Mme Le Blévec délègue à ses trois fils le soin d'y apporter de la nourriture : *J'ai accompagné mes frères. Arrivé au portail, face au gendarme et au «collier de chien» de garde, j'ai pris peur et j'ai détalé jusqu'à la maison. Ma mère en a déduit que ses aînés avaient également été arrêtés.*

Durant cinq jours, Laurent Le Blévec sera emprisonné à deux pas de chez lui, avant son incarcération à Vannes, du 24 juillet au 15 août : *Nous avons obtenu un Ausweis** pour nous y rendre. Avec ma mère, nous lui avons apporté un pain de deux livres. Le laissez-passer a été inutile car nous avons été refoulés sans ménagement – Je n'ai plus jamais revu mon père.*

Sa famille apprendra qu'il sera une première fois jugé à Lorient avant de partir pour Vannes – Un billet laconique : «Mari parti prison Santé pour Allemagne. Bons baisers et courage. Aumônier» constitue l'unique nouvelle que ne recevra jamais son épouse.

Après la guerre, Vincent C. rendit visite à ma mère et nous a raconté son parcours : interné à Fresnes du 14 août au 15 septembre 1942, Laurent rejoindra ensuite Wittlich en Allemagne puis le Sonderlager (camp spécial) d'Hinzert non loin de Coblence. Hlinzert est un «camp de passage» aux mains de la Gestapo. Finalement jugé à Breslau, il sera interné à la carrière de Gross-Rosen où son décès sera officialisé le 19 janvier 1945. C'est lors d'une réunion d'anciens détenus NN que son fils, Jo apprendra de la bouche de sept anciens codétenus de son père, les détails sur ses derniers jours. Avant qu'à l'invitation du gouvernement français, accompagné de ces rescapés, il accomplisse un pèlerinage à travers tous les camps d'extermination nazis.

Le parcours de Vincent fût identique à celui de mon père, mais blessé dans un bombardement, hospitalisé, il changea de camp, ce qui probablement lui sauva la vie.

JULIENNE

Bernadette : *On allait chercher du pain, avec Mémé Plinvert et Véro, chez Cachtrol, le boulanger. À ce moment-là, il y avait encore un peu de farine. Et là tout d'un coup, Mémé nous prend contre elle. Un camion est arrivé avec des soldats allemands en arme. Une dame, veuve, qui était repasseuse de coiffe, très belle, très douce, est montée dans le camion entre deux Allemands. Elle n'avait pas de menottes. Elle a crié « Kénavo Marie-Hélène ! ». On s'est penchées, c'était fini. Ils ont relâché la bâche et on ne l'a jamais revue. On s'est souvent demandé après la guerre ce qu'elle était devenue, ça nous avait marquées.*

** Julienne Pessel, veuve Tartaise, née le 6 juin 1896 à Plouhinec, est décédée le 9 mars 1945 à Ravensbrück (ex RDA). L'acte de décès a été dressé à Paris, le 19 mars 2013, par l'ONAC.*

*** Ausweis : laissez-passer*

Destin

THÉOPHILE, LE SECRÉTAIRE DE MAIRIE

(Propos recueillis par Hélène Nicolas et Anne Le Nilliot en 1995)

La mairie de Plouhinec, au cours de la guerre, avait le même aspect extérieur qu'aujourd'hui, mais elle avait plusieurs fonctions : mairie, habitation du secrétaire de mairie et de la famille, poste, école primaire des filles, habitation de l'institutrice. La vie du secrétaire de mairie ne fût pas toujours chose facile. Permanent des institutions républicaines, il se devait d'observer les règles administratives propres à l'Etat français et en même temps il subissait les obligations infligées par l'occupant. C'est ainsi qu'à Plouhinec, la Kommandantur dictait lois et ordres, applicables sur le champ. Marie Le Bihan, secrétaire de mairie, avec son mari, Théo, se souvient de ces soldats qui habitaient juste au-dessus de chez eux et « débarquaient » dans leur habitation pour faire des inspections, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Elle se souvient les voir arriver pendant leur repas et manger ce qu'elle avait préparé pour sa famille. Elle se souvient surtout des ordres que son mari recevait, devait taper à la machine et faire exécuter, notamment pour les travaux :

• réquisition des chevaux et charrettes chez les fermiers

• réquisition d'hommes valides avec pelles, pioches et fourches.

C'est aussi à la mairie que s'effectuait la distribution des tickets de rationnement. Madame Le Bihan ne garde pas un très bon souvenir de cette queue immense dans les couloirs et l'escalier de la mairie, du brouhaha, du mécontentement, de la jalousie et de la suspicion entre personnes. Mais comment faire pour mécontenter le moins possible ?

Juin 1944 arrive et avec lui, l'espoir. Une partie du Morbihan est libérée. Après quatre années de brimades, et de souffrances, d'ordres à appliquer à contrecœur, monsieur Le Bihan ose afficher en mairie, et lire le dimanche après la messe de 9 heures, une publication adressée aux agriculteurs, leur demandant d'arrêter de vendre des produits agricoles aux Allemands. Il est arrêté, emprisonné à Vannes. Le maire de Plouhinec ira à pied jusqu'à Vannes pour réclamer la clémence du tribunal allemand. Il est condamné à mort. Le 4 août 1944, Vannes est libéré par les Américains, les prisonniers aussi. Théo le Bihan est du lot. Son exécution était fixée pour le lendemain.

Madame Le Bihan se souvient encore de mille choses. Elle se souvient d'une période difficile où, placée entre le marteau et l'enclume, elle a, avec son mari, et comme elle le répète encore, fait tout simplement son devoir.

Affiche informant les habitants du district du Morbihan des règles édictées par les autorités allemandes. 27 juin 1940.

1. — Les autorités allemandes ont pris en main le pouvoir exécutif dans le district militaire du Morbihan dont les limites sont les suivantes :

Au NORD. — La ligne de chemin de fer de Carhaix à Rostrenen, ville comprise — Loudéac, ville comprise — Merdrignac, ville comprise et St-Méen, ville non comprise;

A l'EST. — St-Nazaire ville et la ligne de chemin de fer à Pont-Château et Redon villes comprises, à Guer ville comprise et la ligne de chemin de fer Mauron à St-Méen, ville non comprise;

A l'OUEST. — Chemin de fer de Carhaix à Châteauneuf-du-Faou, Rosporden et Concarneau villes comprises.

2. — Toute infraction à leurs ordres sera punie, toute résistance sera réprimée.

3. — Convaincues de l'attitude disciplinée de toutes les autorités et de la population du district, elles renoncent, pour l'instant, à arrêter des otages

4. — Toute attaque contre un soldat allemand, tout fait d'espionnage ou de destruction de matériel militaire seraient sévèrement réprimés.

5. — Les habitants détenteurs d'armes, y compris les fusils de chasse, doivent les déposer aux Commissariats de police ou dans les Mairies

6. — On obéira aux ordres des autorités civiles restées sans exception dans leurs fonctions, de la même façon qu'à ceux des autorités militaires.

7. — Tout vol et tout pillage entraineront la peine de mort.

8. — Toutes les horloges des villes et communes sont à régler sur l'heure allemande.

9. — Les civils devront rester dans leurs domiciles entre 23 heures et 6 heures, à moins qu'ils ne soient en possession d'une autorisation spéciale signée par le Maire et contresignée par le Commandant de la place.

10. — Les négociations commerciales se feront avec les monnaies françaises et allemandes, sur la base de un mark = 20 francs.

PLOUHINEC, le 25 Mai 1948

Le Maire,
LE MAIRE
L'ADJOINT DÉLÉGUÉ

DE PLOUHINEC (Morbihan)

Destin

ALBERT, LE MARIN

Les frères Le Baron et leurs « copains du bourg », des gamins, ont coupé les fils téléphoniques des Allemands. Recherchés, ils n'ont jamais été retrouvés. Ce fait est noté au musée de Saint-Marcel. ***Leur aîné, Albert, a quant à lui, eu un destin exceptionnel, jugez-en.***

Albert LE BARON, un des premiers engagés volontaires dans les Forces Fançaises Libres à l'Appel du Général DE GAULLE, tu nous quittes subitement dans ta 68ème année.

Engagé dès le 1er juillet 1940 dans les Forces Navales Françaises Libres, tu choisis de servir dans le corps des Fusiliers-Marins dont la réputation de bravoure n'est plus à faire.

Avec le 1er Bataillon de Fusiliers-Marins, tu embarques le 30 août 1940 à LIVERPOOL sur le WESTMORLAND pour participer à l'opération de DAKAR, puis vers POINTE-NOIRE et le ralliement du GABON. Après avoir fait le tour de l'Afrique, tu participes aux combats de SYRIE.

Le 1er Bataillon se retrouve ensuite en LIBYE. C'est là qu'à BIR HACHEM tu étais parmi ceux dont le courage indomptable a permis d'infliger aux Allemands leur premier échec face à des Français depuis la débâcle de 1940.

Poursuivant l'ennemi, tu participes à tous les combats du désert, en particulier à EL ALAMEIN puis en TUNISIE jusqu'à ce que le dernier Allemand en soit chassé.

C'est alors que le 1er Bataillon se transforme en 1er Régiment de Fusiliers-Marins dans le cadre de la 1ère Division Française Libre pour participer à la campagne d'ITALIE. Blessé le 13 mai 1944 à SAN-NICOLA tu es évacué sur ORAN puis TUNIS.

Aussitôt rétabli, tu rejoins en ALSACE ton unité qui entretemps a débarqué en PROVENCE et, après la libération des villes et villages du VAR, a remonté la vallée du Rhône en bousculant les Allemands.

Extrait de l'allocution prononcée par le C.V. (H) Faucher aux obsèques d'Albert Le Baron le 31 mars 1988

LE BARON Albert, Matelot de 2e Cl. Canonnier, Mle Co

" servants de mitrailleuses, ont montré un courage, un sang-froid et une ardeur au combat tout à fait exemplaire."

1e RÉGION MARITIME
ETAT-MAJOR
DIVISION PREFECTURE
N° 483 E.M. Pers.

1944

6 juin
Débarquement des alliés en Normandie
3 au 6 août
Libération de la Bretagne
12 août
Libération d'Erdeven
18 août
Incendie de Quéven
septembre / octobre
Violents combats Merlevenez, Kervignac, Caudan
28 octobre
« Reprise » de Sainte-Hélène
30 octobre
Combats à Nostang : il faut tenir Mané er Houet
6 novembre
Destruction du Pont-Lorois
8 décembre
Libération d'Etel
28 décembre
Dernier échange de prisonniers

1945

Avril 45
Prise du Bégo à Plouharnel
7 mai
Signature de la reddition au Magouër puis à Etel
8 mai
Cessez-le-feu dans la Poche
10 mai
Reddition des Allemands de la Poche

La poche de Lorient. Septembre 1944

L'ÉTAU SE RESSERRE, LES ALLEMANDS TIENNENT, C'EST

LA FORMATION DE LA POCHE

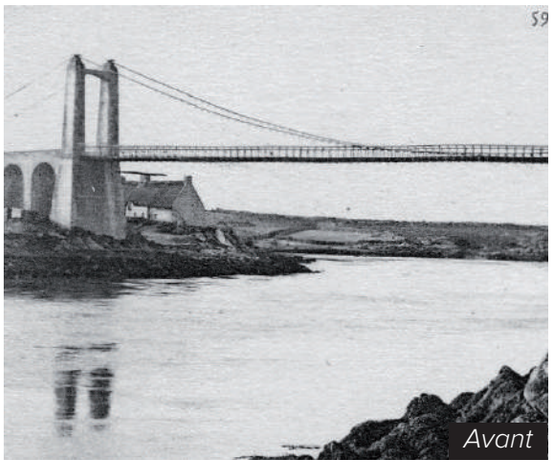
Après le débarquement allié en Normandie, le 6 juin 1944, et alors que le reste de la Bretagne est libérée en août, autour de Lorient la logique du Festung triomphe. Le général Fahrmbacher, commandant supérieur en Bretagne, reçoit l'ordre d'Hitler de tenir au moins 8 semaines (56 jours).

Des combats violents ont lieu. Mais le 10 août 1944, le cercle s'est fermé autour de Lorient. **A l'intérieur : 26 000 soldats allemands et 12 000 civils.**

Et, après avoir cru à une défense symbolique, les alliés se rendent à l'évidence que la résistance allemande est faite pour durer. Une partie des forces américaines seulement reste sur le front de Lorient (plusieurs division se succéderont entre août 1944 et janvier 1945) . Les Américains privilégient la reprise de l'offensive vers l'Est, et laissent le commandant Manceau regrouper toutes les unités françaises issues de la résistance. Ils seront sous les ordres du lieutenant-colonel Morice (au total 10 000 hommes). Puis le 26 octobre, le général Borgnis-Desbordes prend le commandement de la 19ème DI (dite division Bretonne) à la tête de 20 000 Français, dépourvus d'instruction militaire, souvent mal chaussés et faiblement armés !

Josiane en quittant la poche le 29 août 1944 : *À Sainte Hélène, nous avions été heureuses de retrouver Papa, parti chez les FFI.*

Pendant 277 jours, c'est à une guerre de position, même si de notre côté, à Etel, Sainte Hélène et Nostang, jusqu'à Berringue, des combats ont encore lieu en septembre, octobre et novembre. Parfois très violents. Ceux de Mané er Houet, fin octobre, font de nombreux morts et blessés. L'église et de nombreuses maisons du village sont détruites. **Les Allemands pavoisent et annoncent sur radio Berlin la reprise de la ville importante de Sainte-Hélène.**



Avant

Après

LE PONT-LOROIS RÉSISTE

Bien que dans ses souvenirs, le général Fahrmbacher commandant Festung Lorient n'attache pas une grande importance stratégique au Pont-Lorois, les alliés décident de le mettre à bas et boucler ainsi la Poche de Lorient. Ils vont s'y prendre à plusieurs reprises après qu'**un dynamitage FFI ait partiellement échoué.**

Dans la nuit du 2 au 3 novembre, une expédition se met en route, en chaussons. Dans le pré qu'il faut traverser, 2 ou 3 années de foin recouvrent les mines. Les hommes rampent à plat ventre, chacun ayant la tête entre les jambes du précédent. En tête, Cocher tâte doucement les mines pour les éviter. Derrière lui, les frères Arthur et Désiré Kerzerho, deux artificiers et enfin le capitaine Joseph Le Pichon de Lanester. Les frères portent deux boudins de plastic d'un mètre cinquante environ, enroulés dans de la serpillière. Le bruit de la marée montante empêche les Allemands d'entendre quoi que ce soit. Les deux artificiers enroulent les boudins autour des câbles, un de chaque côté de la route. Cocher, à plat ventre sur le pont est prêt à en découdre si besoin ! Une fois les mèches allumées, ils repartent en vitesse par les chemins creux, et sont à un bon kilomètre lorsque les charges explosent. **Le pont s'affaisse mais ne s'écroule pas !**

Ce 6 novembre 1944 l'abbé Le Bail recteur de Locquénin est aux premières loges pour assister à la mise à mort de l'ouvrage. Mais il n'est pas le seul car, abrités derrière un menhir, **François** et ses copains n'en perdent pas une miette : *Au moins quatre-vingt bombes ont cette fois été larguées. Peu touchent leur cible et s'il est néanmoins atteint,* ***le pont est toujours debout*** *quand les bombardiers font demi-tour.*

Les alliés confient donc à l'artillerie et aux chars, le soin d'achever l'ouvrage depuis la route d'Auray. Le premier de leurs obus atterrit dans un champ de Locquénin effrayant une femme qui gardait ses vaches. **L'abbé Le Bail,** officier de réserve : *Un canon américain de 110 bombarde à nouveau le Pont-Lorois, entre 9 h et 12 h 30 et de nombreux projectiles touchent Kervarlay, plusieurs autres Cordanguy, un ou deux s'égarent au Lannic.*

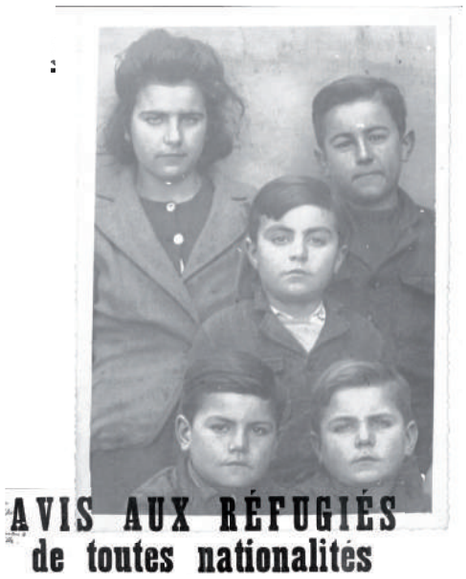
Mais les tirs se font de plus en plus précis. **L'abbé Le Bail :** ***J'ai vu enfin le pont s'écrouler.*** *Il est 12h30 quand les quatre piliers se sont écroulés, entraînant le tablier dans la rivière.*

Témoignage de François

Une vingtaine d'autres bombes atteignent une maison du Vieux-Passage à l'heure du déjeuner – Si M. Le Lamer est grièvement blessé, son épouse et Julien son fils de huit ans sont tués sur le coup. François et son père se précipitent : ***Nous avions un brancard servant à ramener les voiles à bord du bateau et nous avons pu évacuer le blessé criblé d'éclats d'obus. Son transfert sur Auray lui sauvera la vie.***

Mais François nous rappelle qu'un miracle accompagna cette tragédie : Albert le petit garçon n'était pas rentré déjeuner à l'heure habituelle et se trouvait avec sa copine quand l'obus a détruit le pignon de la maison - une désobéissance qui lui a sauvé la vie.

L'EXIL



Gaston, Lucien, Gérard et Eugène en 1946, avec Jeanne

Il y a eu trois mouvements de populations qui ont affectés tout l'ouest et Plouhinec en particulier : **d'abord en 1940, une arrivée massive de différents pays et régions du nord-est de la France.** L'été 1940, la Bretagne compte 750 000 réfugiés, 154 135 dans le Morbihan. Mais la plupart réintègrent le foyer, dès le mois de juillet. Fin septembre, il n'en reste plus que 7 200 dans le Morbihan. Josiane arrive chez sa grand-mère plouhinécoise, de Thionville.

Le deuxième mouvement de population touche directement Plouhinec, elle est due aux bombardements de Lorient : **l'abbé Le Bail** le 17 janvier 1943 : *C'est le commencement de l'exode de la population de Port-Louis, Locmiquélic, Riantec et Gâvres, atteints plus durement. Celle-ci cherche refuge un peu partout, chez des parents et des amis. Locquénin en héberge un bon nombre : en fin d'évacuation, notre population passe de 1200 à 1600 ! L'école verra ses effectifs portés de 180 à 250. Nous comptons 52 familles de Riantec, 36 de Port-Louis, 7 de Gâvres et 2 de Lorient.*

Dès la fin 1942, **la maman de Lucien** s'inquiète de n'avoir plus rien à manger pour ses enfants : *Nous étions neuf enfants et mon père est décédé en 1940, mon frère aîné en 1941, j'avais 6 ans. Au bout de quelques temps, ma mère n'arrivait plus à nous nourrir. M. Groleau, le directeur de l'école publique (le diable ! pour nous qui venions de l'école privée), nous a inscrits dans un camp scolaire qui abritait beaucoup d'enfants, évacués de Lorient notamment, à Colpo de 1942 à la fin de la guerre. On avait à manger. Nous étions quatre de la famille, des garçons. Je m'occupais des deux plus petits. Nous étions couverts de puces et de poux. Dame, il n'y avait ni douche ni bain, on se lavait juste le bout du nez sous le robinet (enfin dans une bassine). Et dans l'étang, l'été.*

Lucien Les quatre garçons resteront jusqu'à la libération, le plus jeune n'avait même pas 5 ans. Une grande ferme où 200 ou 300 enfants sont en liberté ! Un seul instituteur ! *Les plus grands apprenaient aux plus petits.*

Quand les Américains sont arrivés ils nous ont bombardés de poudre DDT, on aurait dit des boulangers ! On a eu aussi le droit au chewing-gum, au chocolat, aux biscuits de guerre. Tout cela était très bon !

Puis la population se décide à partir : en 1944 pour beaucoup c'est le grand départ. Les Américains ont débarqué le 6 juin. Une fois la Poche fermée début août, de nombreux hommes partent en reconnaissance, trouver refuge pour leur famille et reviennent les chercher.

Les Allemands, sachant que la situation risque de durer, y voient plutôt une solution de voir diminuer le nombre de

L'exil vu par Julien et Josiane

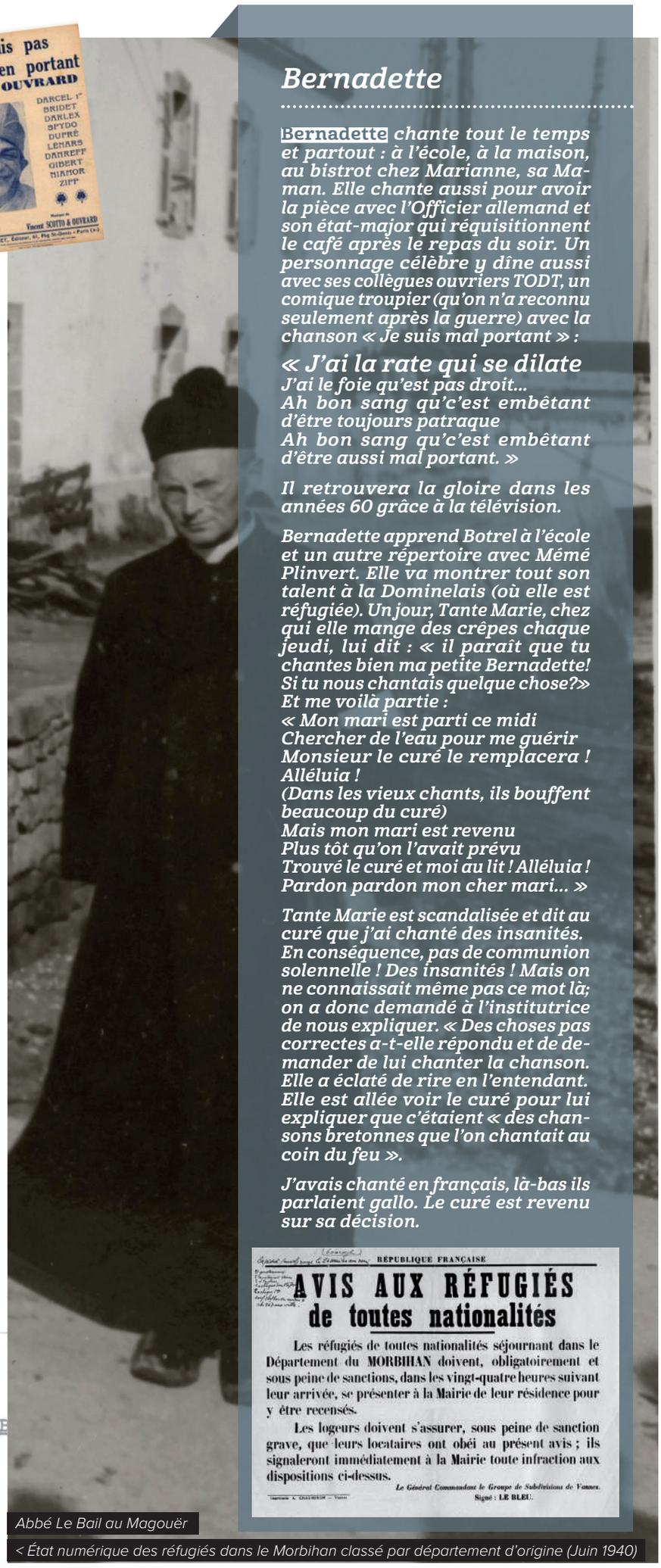
Josiane Le 29 août 1944, c'est à pieds, que Josiane, Annie, leur maman, Joséphine, leur cousine, et Fifine, mirent le cap sur Baden en poussant le landau d'Alain, tout juste six mois. Via Nostang et Landévant, le groupe atteignit Auray en soirée : *À Auray, les gens prenaient pitié de nous et proposaient du lait aux trois enfants.*

Julien Sous cette pluie de projectiles de plus en plus dangereuse car soudaine et hasardeuse, le 4 octobre 1944, le père de Julien conduisit sa famille à La Chapelle-Neuve où il retrouva Vincent son frère et Marie sa belle-sœur, réfugiés bien plus tôt. *Les huit premiers jours, nous étions douze dans une seule pièce - Ensuite, on a aménagé le grenier.* Julien va à l'école publique le matin et garde les vaches des voisins l'après-midi : *Quand ils étaient contents et pour me remercier, ils m'offraient un grand bol de « chulat »* - Un délice que ce pain trempé dans le café que l'enfant de neuf ans n'aurait refusé pour rien au monde, tant la nourriture était comptée et qu'à l'époque, il constituait un « vrai » repas chaud.

bouches à nourrir. Au début, les Américains acceptent ces sorties, et l'évacuation est organisée des deux côtés. *Au Magouër, avec un drapeau blanc on arrêtait les tirs, et un car les attendaient (de l'autre côté), c'était organisé* (Bernadette). Puis ils changent d'avis.

Pour Bernadette, c'est la mort de sa voisine, lors du bombardement du Pont-Lorois, qui convainc sa mère de quitter ses parents ; *Mais quand on est partis, plus de Croix Rouge* (probablement en décembre 44 puisque l'Abbé Le Bail note que *les évacuations furent supprimées par les autorités françaises au début décembre*). *On s'est arrangées à trois familles. On a pris chacun notre barque. On n'avait pas le droit de les prendre ! Il y avait des patrouilles et les Allemands tiraient sur tout ce qui bougeait ! On a traversé au Vieux Passage. Il faut savoir que la rivière était barrée par un gros barrage de la pointe du Vieux Passage, la Montagne, jusqu'à Larmor, de l'autre côté à Belz. On avait peur, il y avait des remous et Papa nous a dit de regarder le ciel croyant qu'on arrivait sur le barrage, en fait c'était le bord et un FFI : « Mais taisez-vous ! Nom de Dieu, vous voulez vous faire canarder ? ». Un agriculteur nous a emmenés avec son char à banc jusqu'à Locoal Mendon. Puis nous sommes allés jusqu'à Vannes en camion, puis La Dominelais (Ille-et-Vilaine) en train.*

Là-bas, ils n'avaient jamais vu un Allemand ! On a été très bien accueillis. Logés au-dessus de l'école publique. ▬



Abbé Le Bail au Magouër

Bernadette

***Bernadette** chante tout le temps et partout : à l'école, à la maison, au bistrot chez Marianne, sa Maman. Elle chante aussi pour avoir la pièce avec l'Officier allemand et son état-major qui réquisitionnent le café après le repas du soir. Un personnage célèbre y dîne aussi avec ses collègues ouvriers TODT, un comique troupier (qu'on n'a reconnu seulement après la guerre) avec la chanson « Je suis mal portant » :*

« J'ai la rate qui se dilate
J'ai le foie qu'est pas droit...
Ah bon sang qu'c'est embêtant d'être toujours patraque
Ah bon sang qu'c'est embêtant d'être aussi mal portant. »

Il retrouvera la gloire dans les années 60 grâce à la télévision.

Bernadette apprend Botrel à l'école et un autre répertoire avec Mémé Plinvert. Elle va montrer tout son talent à la Dominelais (où elle est réfugiée). Un jour, Tante Marie, chez qui elle mange des crêpes chaque jeudi, lui dit : « il paraît que tu chantes bien ma petite Bernadette! Si tu nous chantais quelque chose?»
Et me voilà partie :
« Mon mari est parti ce midi
Chercher de l'eau pour me guérir
Monsieur le curé le remplacera !
Alléluia !
(Dans les vieux chants, ils bouffent beaucoup du curé)
Mais mon mari est revenu
Plus tôt qu'on l'avait prévu
Trouvé le curé et moi au lit ! Alléluia !
Pardon pardon mon cher mari... »

Tante Marie est scandalisée et dit au curé que j'ai chanté des insanités. En conséquence, pas de communion solennelle ! Des insanités ! Mais on ne connaissait même pas ce mot là; on a donc demandé à l'institutrice de nous expliquer. « Des choses pas correctes a-t-elle répondu et de demander de lui chanter la chanson. Elle a éclaté de rire en l'entendant. Elle est allée voir le curé pour lui expliquer que c'étaient « des chansons bretonnes que l'on chantait au coin du feu ».

J'avais chanté en français, là-bas ils parlaient gallo. Le curé est revenu sur sa décision.

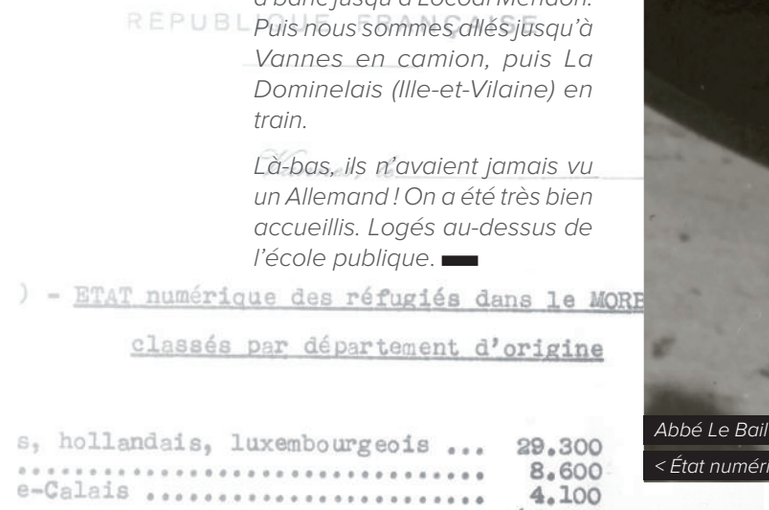
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

AVIS AUX RÉFUGIÉS de toutes nationalités

Les réfugiés de toutes nationalités séjournant dans le Département du MORBIHAN doivent, obligatoirement et sous peine de sanctions, dans les vingt-quatre heures suivant leur arrivée, se présenter à la Mairie de leur résidence pour y être recensés.

Les logeurs doivent s'assurer, sous peine de sanction grave, que leurs locataires ont obéi au présent avis ; ils signaleront immédiatement à la Mairie toute infraction aux dispositions ci-dessus.

Le Général Commandant le Groupe de Subdivisions de Vannes.
Signé : LE BLEU.



) - ETAT numérique des réfugiés dans le MORB

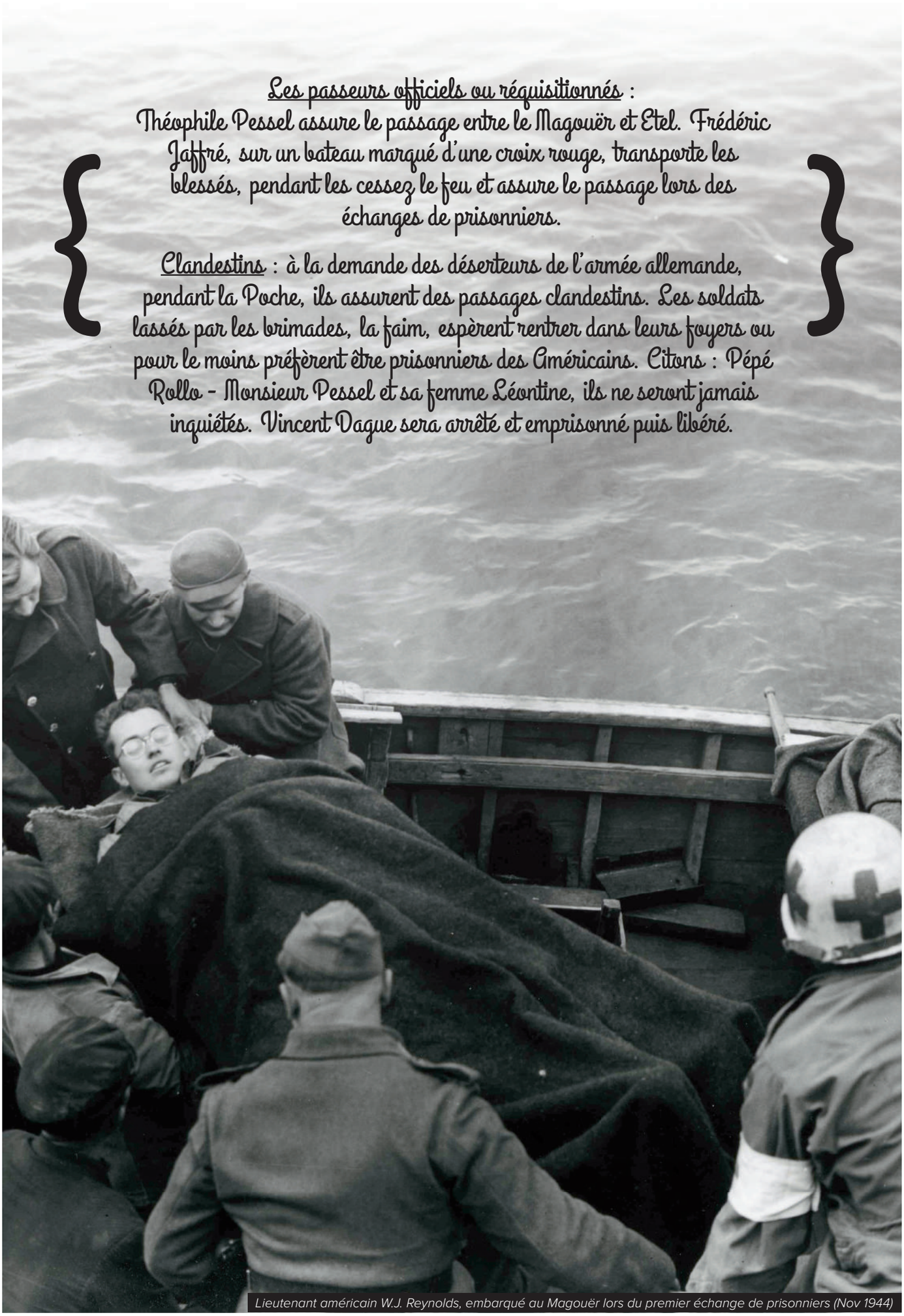
classés par département d'origine

s, hollandais, luxembourgeois ...	29.300
.....	8.600
e-Calais	4.100
.....	16.400
.....	13.800
nes	7.400

< État numérique des réfugiés dans le Morbihan classé par département d'origine (Juin 1940)

<u>Les passeurs officiels ou réquisitionnés</u> :
Théophile Pessel assure le passage entre le Magouër et Etel. Frédéric Jaffré, sur un bateau marqué d'une croix rouge, transporte les blessés, pendant les cessez le feu et assure le passage lors des échanges de prisonniers.

<u>Clandestins</u> : à la demande des déserteurs de l'armée allemande, pendant la Poche, ils assurent des passages clandestins. Les soldats lassés par les brimades, la faim, espèrent rentrer dans leurs foyers ou pour le moins préfèrent être prisonniers des Américains. Citons : Pépé Rollo - Monsieur Pessel et sa femme Léontine, ils ne seront jamais inquiétés. Vincent Dague sera arrêté et emprisonné puis libéré.



Lieutenant américain W.J. Reynolds, embarqué au Magouër lors du premier échange de prisonniers (Nov 1944)

9 MOIS DANS LA POCHE

Les « empochés » doivent apprendre à vivre en autarcie. Début 1945, 9200 civils vivent malgré eux le blocus entre la Laïta et Etel.

La population connait la faim, le froid (d'autant que l'hiver 44-45 est particulièrement rigoureux !) l'inconfort et les privations. La pénurie alimentaire atteint par endroit un seuil critique.

Pierrot *Quand on plantait les patates, deux jours après ils avaient tout piqué dans les champs. Ils prenaient la semence tellement ils avaient faim. Ils n'avaient rien à manger. Ils faisaient de la soupe avec des choux pour vaches qui étaient montés, en fleur, avec l'intérieur du tronc. Ils nous avaient piqué toutes les poules ! On avait tué le cochon et ils l'avaient fauché. On avait retrouvé les gamelles à Kerprat !*

Abbé Le Bail le 26 janvier 1945 : *Depuis quinze jours, tous les fermiers des environs sont taxés de 300 gr de beurre par vache et par semaine. Aujourd'hui la taxe est portée à 500 gr. Livraison forcée à sainte Hélène. Et pendant ce temps, beaucoup d'enfants manquent de lait.*
Puis le 16 avril : *Répartition du premier convoi de denrées envoyées par le gouvernement français aux assiégés de Lorient. Deux centres de distribution : Cordanguy et Keryvon.*

Et le 17 avril : *Distribution d'1 kilo de sucre et de 5 kilos de pomme de terre. La distribution de Ker-Hélène s'est passée dans de bonnes conditions, celle de Kéryvon fut un peu plus houleuse. On dit même que les gendarmes allemands durent intervenir.*

Le 21 avril : *Distribution du premier lot de pain (2 kilos par personne) au centre unique de Ker-Hélène. Protestation des habitants du Magouër obligés de se déplacer en première ligne.*

Les vaches font de la résistance
Pierrot : « On avait cinq ou six vaches .Un jour, quand on s'est levé le matin, il n'y avait plus de vaches. Les Allemands les avaient toutes prises parce qu'ils jugeaient qu'on ne leur fournissait pas assez de fromage blanc .Mais avec si peu de vaches ...Il faut dire aussi qu'on gardait une bonne partie du lait pour nous. Charité bien ordonnée....Les vaches sont parquées vers le calvaire, non loin du vieux moulin. (à Kerzine)Un matin, une génisse est revenue seule à la maison et plutôt qu'elle soit reprise, nous l'avons tuée immédiatement. Cela faisait de la viande pour quelques jours.

Sauvé par l'ordonnance
Bernadette : un jour ma mère entend le cochon crier. Elle sort. Un soldat allemand est en train de tirer la bête par les oreilles: sûrement pour en faire du pâté et des saucisses .Ma mère se précipite et retient le cochon par la queue. Le cochon hurle de plus en plus, ma mère aussi. Les protagonistes tirent chacun de leur côté, de plus en plus fort. Soudain, surgit l'aide de camp du commandant .Il nous connaît bien. Comprenant ce qui se passe, il ordonne au soldat de lâcher l'animal, ce qu'il fait immédiatement. Ouf ! Notre charcuterie est sauvée....

Le pain de 6 livres
Plus facile de sortir de la poche que d'y revenir. Les occupants ferment plus ou moins les yeux et, parfois, encouragent les départs; ils menacent aussi de faire évacuer les villages du bord de la ria.

François, né en 1924 : ***Nous décidons, cinq ou six copains et moi, d'aller nous engager dans la marine à Vannes. Nous savons que le bureau du recrutement est tenu par le commandant Charrier, de Port-Louis. Nous « empruntons » un canot au Vieux Passage et nous passons, de nuit, à Belz. De là, à pied, nous allons à Vannes. Nous marchions beaucoup à l'époque. Nous sommes reçus, mais on nous dit qu'on nous rappellera dans un mois ou peut-être plus. Nous sommes déçus et nous repartons. Nous faisons étape à Sainte-Anne d'Auray où le curé Riou nous héberge. Nous prenons notre repas dans une cantine pour réfugiés. Le soir nous faisons « paillasse par terre». Je dors près d'un copain qui est à « bloc de poux »; et moi je me retrouve le matin avec une « godaille de poux »; mais qui n'en avait pas ? Je décide de revenir à Plouhinec. J'achète un pain de six livres à la boulangerie. Du pain !***

Je prends la route du retour. Je suis arrêté à un barrage de F F I. Des gens de Belz, passant par-là, déclarent « ceux-ci fricotent avec les boches, ils leur apportent du pain ». Me voilà coffré et normalement dirigé vers Vannes en voiture. Le chauffeur est déjà au volant. Je suis très inquiet. Tout à coup arrivent des résistants qui me connaissent et parlent pour moi. Je suis libéré et je peux reprendre la route avec mon pain. Toute la famille l'a apprécié ».

GERMAINE TILLION

A son retour d'Algérie, le 30 Mai 1940, où elle était en mission dans les Aurès, Germaine Tillion constate la débâcle de l'Armée française et l'Exode massif des Français vers le Sud de la France.

Germaine Tillion dans les Aurès

Elle-même quitte les premiers jours de Juin 1940 la ville qu'elle habite (St-Maur), avec deux amis, sa mère et sa grand-mère, en direction du Sud-Ouest (Andiran).

Germaine Tillion entend sur les ondes l'annonce de la défaite, le 17 juin 1940, et la signature de l'Armistice. Elle en a la nausée. Dès le début juillet 1940, les cinq femmes reviennent à St-Maur ; mais en y arrivant, elles trouvent leur ville occupée par les Allemands qui gardent et surveillent tous les lieux stratégiques.

Face à cela, Germaine Tillion s'oppose radicalement en raison de son patriotisme, mais aussi de sa connaissance profonde du nazisme. Suite à cette visite, elle est mise en relation avec le Colonel en retraite Paul Hauet (87 ans) ; de là naît le réseau « Hauet-Tillion ». Leur but : venir en aide aux prisonniers, aviateurs anglais et belges, les héberger....

Mais vient ensuite le temps du démantèlement du réseau : arrestations entre le 2 Juillet et le 15 Août 1941, puis l'exécution de sept membres du réseau au Mont-Valérien et la déportation de quatre femmes .

Malgré cela, la résistance continue, Germaine Tillion devient chef de réseau et cheville ouvrière de la Résistance à Paris.

Cependant, en voulant aider à l'évasion de camarades incarcérés à la prison de Fresnes, Germaine Tillion va tomber dans un piège.

Ce piège lui est tendu par l'Abbé Robert Alesh, qui a offert ses services à la Gestapo. Il est aussi aumônier dans la résistance et devient donc agent double.

L'arrestation de Germaine Tillion a lieu le 13 août 1942 à la Gare de Lyon de Paris, après qu'un rendez-vous lui a été donné par l'Abbé Alesh, sous prétexte qu'il voulait la voir en tant que chef de réseau, sachant que son arrestation et celle d'un autre membre ont été décidées.

Après un premier interrogatoire, elle est incarcérée à la prison de la Santé. Là, elle sera interrogée sept fois, puis transférée à la Prison de Fresnes le 13 Octobre 1942. Elle nie tout en bloc de son acte d'accusation qui compte cinq motifs de condamnation à mort.

Malgré tout, elle reste cinq mois au secret absolu. Le 21 Octobre 1943, Germaine Tillion est déportée au Camp de Concentration de Ravensbrück avec 20 prisonnières inculpées dans la même affaire.

Là-bas, Germaine Tillion va vivre et faire vivre l'univers concentrationnaire en ethnologue soucieuse de conserver sa liberté de penser, sa dignité d'être humain. Elle fait rêver ses codétenues des heures entières par ses récits.

Elle compose une opérette « Le Verfügbar aux enfers », laquelle décrit les dures conditions de vie au camp en les tournant en dérision pour faire rire ses camarades et minimiser leurs souffrances. Car je pense disait-elle, le rire, même dans les situations les plus difficiles, est un élément vivifiant.

La libération du camp a lieu le 25 Avril 1945 par la Croix-rouge suédoise grâce à l'intervention du Comte Bernadotte.

Elle rentre à Paris le 11 juillet 1945.

Par la suite le CNRS lui demandera un travail sur l'univers des camps. Aussitôt elle s'attelle à l'écriture de Ravensbrück.

Elle est nommée comme observateur par l'ADIR (Association des Déportés et Internés de la Résistance) au procès , à Hambourg, des responsables du camp de Ravensbrück.

Toute sa vie ensuite, elle ne cessera d'intervenir pour la paix, et contre les attentats, les tortures et les exécutions capitales.

Elle est décédée le 19 avril 2008 dans sa maison de Saint-Mande. Elle allait avoir 101 ans.

(Source : Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Saint-Maur-des-Fossés. N° 77 – 2010 ; chapitres 3 et 4)

Portrait

Le Régime Concentrationnaire et les camps

Les caractéristiques du Régime concentrationnaire (qui s'appliquent aux camps de concentration), sont essentiellement la privation de liberté, le travail forcé au bénéfice d'un Etat ou d'un organisme délégué par l'État et les conditions inhumaines de détention.

A - La Privation arbitraire de Liberté s'exerce de la manière suivante :
- ***Les détentions non justifiées par un jugement, ou justifiées par un jugement prononcé sans que les droits de la défense aient été réellement respectés ;***
- ***Les détentions par mesure administrative pour motifs politiques, raciaux, religieux ou philosophiques ;***
- ***Les détentions prolongées après l'expiration de la peine ;***

B - Le Travail Forcé :
C'est une main-d'œuvre très bon marché, laquelle ne peut refuser un travail, si dangereux ou rebutant soit-il. Elle constitue une grande tentation pour un Etat lorsqu'il a de nombreux ennemis et se trouve dans une situation économique difficile.

C - Les Conditions inhumaines de détention, lesquelles mettent en péril la vie des détenus.
Elles sont notamment de deux natures :
- ***L'emploi de la torture sous plusieurs formes (physiques ou morales ...)***
- ***La déshumanisation et l'avilissement des détenus (brimades, offenses,privation de nourriture et de soins, perte d'identité)***

En outre, le détenu est un être sans droit ni défense et reste un ennemi qu'ont veut punir.

Dans les camps de concentration, la mortalité est très forte en raison des mauvaises conditions énumérées ci-dessus de vie, de travail, d'alimentation et de soin.

Les camps d'extermination, quant à eux, sont des installations faites dans le but de tuer les gens qui y sont amenés, sans aucune espèce de jugement. Donc la mortalité est extrêmement élevée. Seule une partie des déportés est conservée provisoirement en vie pour effectuer certaines tâches de fonctionnement du camp. Exemple : la présence de chambre à gaz qui fonctionnent continûment avec des gens qui arrivent uniquement pour être tués.

La distinction entre un camp de concentration et un camp d'extermination n'est pas toujours facile d'autant plus qu'un camp pouvait être à la fois les deux.

L'AVERTISSEMENT de l'Amirauté britannique que vous lirez au verso s'applique à vous de la façon la plus directe et la plus urgente.

Pour les Français des côtes de l'ouest, il signifie que cette année ils ne doivent pas pêcher en haute mer.

Cette nécessi

rieuses de la gu

L'année der

prévenus à trois reprises, au cours de la saison, des dangers de la pêche dans les zones interdites.

Aujourd'hui no

de la saison.

Les Alleman

de leurs sous-m

Sur tous les

gêner nos opér

Nous ne vou

négligez cet ave

imposer notre

Les pêcheurs bretons en Angleterre vous attendent avec impatience. En attendant, vos amis de la Royal Navy et de la R.A.F. vous saluent.

HISTOIRE DE MARINS

A cause des rafles effectuées par l'ennemi pour envoyer les hommes au STO en Allemagne, de nombreux jeunes se cachent ou essaient de rejoindre l'Angleterre.*

Coll. GLF

Scène de pêche

Le 5 janvier 1944

Le patron du « Sainte-Hélène de la Mer » en a bien envie, ainsi que ses matelots, et même le mousse.

Son épouse n'est pas du même avis ; elle préfère qu'il soit à ses côtés bien qu'il y ait de nombreuses restrictions : peu de carburant, pas de tissu pour les voiles, plus de cordages, horaires de sortie de plus en plus courts et zones de pêche restreintes à cause des mines. Alphonse Jouannic se rend à bord ce jour-là, il a les autorisations nécessaires. Il demande au mousse de rapporter son vélo à la maison.

Le mousse revient en courant : *Patron, patron! Il faut partir ! Les Allemands veulent te capturer. C'est ta femme qui m'a dit de te prévenir. Elle avertira les autres femmes et ma mère.*

C'est décidé. Ils partent. Le cap est mis sur le sud de Groix au lieu de la baie de Quiberon. L'équipage semble heureux ; les hommes chantent.

Le patron passe la nuit sur le pont et navigue à l'estime, tous feux éteints.

Le 7 janvier 1944 vers 16h

Le bateau est arraisonné par un patrouilleur belge basé en Angleterre. Ils sont escortés jusqu'à Penzance dans le sud de la Cornouaille.

Les marins reprendront bientôt la pêche, après les interrogatoires d'usage, au port de Fleet Wood, près de Liverpool.

Deux marins seront tués lors de l'explosion d'une mine : Pierre Le Roux, du bourg, et Jean-François Le Roux, du Magouër.

L'huile de foie de requin

Ces animaux, péchés en grande quantité, étaient vendus pour leur foie, utile dans de nombreuses applications. En effet, l'huile obtenue à partir de cet organe, servait à tout : la friture (une odeur et un goût inoubliables), l'éclairage (à l'aide de petites lampes à mèche), le savon (l'huile mélangée à de la soude caustique obtenue par brûlage du goémon). Presque la panacée !

Boîte de mèches de Bernadette >

Témoignages

CAP SUR L'ANGLETERRE !

Abbé Le Bail *, 14 mai 1944 : Ce dimanche soir à 11h, une embarcation à moteur, Patron Louis Person du Vieux Passage, disparaît en mer avec à son bord : Louis Person (1 veuve et 2 orphelins), Efflam Peutrec (1 veuve et 3 orphelins), Jégo (1 veuve et 2 orphelins), Julien Joannic (1 veuve et 2 orphelins)*

François *devient matelot à bord du « Bienheureux » basé la Trinité, à la pêche au thon, au large de l'Irlande: «Sachant que les Allemands réquisitionnent la plus grande partie de notre pêche, les Anglais larguent des tracts et nous ordonnent de déguerpir – Bien entendu, comme nous on avait besoin de nourrir nos familles on ne bougeait pas»*

Les Britanniques se font alors plus menaçants : « Ils mitraillent nos bateaux et on voit gicler les gerbes d'eau entre les navires – S'ils avaient vraiment voulu nous couler, nous aurions été envoyés par le fond– A ma connaissance il n'y eut qu'un mort lors de ces mitraillages: un matelot de Port-Louis dormant dans sa couchette. »

*STO : Service du Travail Obligatoire

CHRONIQUE D'UNE LIBÉRATION

Jour de la reddition au Magouër (en haut) et à Etel (en bas).

L'abbé Le Bail, recteur de Locquénin délégué de la Croix Rouge, est témoin de nombreux échanges au Magouër entre les différentes parties; dont le capitaine allemand Rieck de Plouhinec, le lieutenant allemand Schmitt, représentant le Festung, le médecin commandant docteur Maheo et un délégué américain de la croix rouge. Ces conférences, qui ont lieu au café de Célestin Carour, organisent les ravitaillements par la croix rouge, les évacuations de la population, puis les échanges de prisonniers.

Le 7 mai 1945, un message radio émis depuis l'Allemagne invite toutes les places fortes à s'incliner. Après des pourparlers organisés au Magouër à 15 heures, la capitulation sans condition est signée au café Breton à Etel le 7 mai à 20 heures et le cessez-le-feu étant prévu pour le 8 mai à 00h01. Entre le 8 et le 10 mai, les troupes d'occupation appliquent les exigences des Alliés et en profitent pour faire disparaître toutes les archives. La cérémonie de reddition aura lieu le 10 mai à 16 heures à Caudan. Le général Fahrmbacher remet symboliquement son arme au général américain Kramer. Le général Borgnis-Desbordes et le colonel Morice représentent les Forces Françaises de l'Intérieur. C'est le terme de neuf mois de siège.

Abbé Le Bail, Le lundi 7 mai : *Cette journée est vécue dans l'espoir et l'inquiétude. Vers 6 heures du soir, un grand drapeau français est arboré sur l'usine Douarin, en Belz. Il se passe quelque chose. Est-ce le signal de la capitulation ? La joie est grande chez tous. Vers 9 heures, M. l'abbé Auffret, vicaire instituteur à Plouhinec, arrive en courant. Il nous apportait mieux : la nouvelle de la signature de l'armistice. Cette fois c'est la fin de notre cauchemar, la certitude de notre délivrance. Et le soir même, ce fût une tiraillerie générale, en l'air de part et d'autre. Des chants de La Marseillaise parviennent à nos oreilles de l'autre rive. On se risque même à crier «Vive la France », malgré la présence de l'ennemi, qui fait du reste triste figure. Le lendemain matin, les drapeaux français sortent d'abord timidement aux fenêtres. Mais à la fin de la matinée, c'est le pavoisement général. L'exemple du reste avait été donné par les bateaux du Magouër et du Vieux Passage.*

Joseph, né en 1928 : *Le jour de la signature de la libération de la Poche de Lorient au Café de la Barre, la mère de mon oncle, qui habitait à Arlecan, a vu notre drapeau tricolore flotter sur Belz (du Pont-Lorois ?). Aussitôt, elle est rentrée chez elle pour récupérer le sien. En quittant sa maison, heureuse de brandir son drapeau, elle tombe sur un convoi d'Allemands qui passait par là. Mécontents, ils lui ordonnent de le ranger. Quelques minutes plus tard, Pierre M. s'est saisi du drapeau, est monté sur le toit de l'école d'Arlecan et s'est hissé sur la cheminée pour l'accrocher. À ce moment-là, un deuxième convoi d'Allemands passe. Immédiatement, ils aperçoivent le drapeau flotter sur le toit. Furieux, ils ont voulu l'enlever mais l'accès leur a semblé trop dangereux. C'est grâce à ce drapeau qui flottait sur le toit de l'école que les agriculteurs du Magouëro ont compris que la guerre était finie.*

Durant une semaine les cloches de Plouhinec ont sonné en continu. Les Plouhinécois étaient tellement heureux que certains sont restés dormir dans l'église pour qu'ils puissent faire sonner les cloches à tour de rôle.

ET APRÈS...

Les prisonniers Allemands en France

A la reddition de la Poche, tout est à réorganiser. On compte 25 400 prisonniers. Si le travail ne manque pas, la main d'œuvre fait défaut tant le retour des prisonniers se fait attendre. Plusieurs dizaines de ces prisonniers ne regagneront leur pays que plusieurs années plus tard– Certains d'entre eux ne rentreront même pas après s'être mariés sur place.
A Plouhinec, l'un d'entre eux travaille rue Blanche à la forge Candahl - Il aide la maîtresse de maison à élever sa nombreuse progéniture.

Pierrot, onze ans en 1945 se souvient d'un prisonnier employé chez Adolphe : *À la fin, il parlait breton ! Tu ne pouvais plus le rouler !*

A Kervégant, un jeune soldat, de 21 ans, travaille aussi dans une ferme chez les parents d'**Aimé** (5ans à la fin de la guerre) : *Âgé de vingt-et-un ans, Oswald demeura chez nous longtemps. Il mangeait à notre table. Plusieurs mois après la libération, il était toujours parmi nous. Mon père chercha même à le garder en voulant le marier au pays mais cela ne se fit pas. Il est revenu un jour de 1990, avec sa famille, il avait longé une partie de la côte bretonne pour retrouver cette ferme, où il avait de bons souvenirs. Il nous a raconté qu'un jour un gars au Magouër l'avait traité de sale boche. Mon père, âgé de près de 50 ans, était allé lui casser la figure !*

« On l'a appelé René »

Firmin C. extraira son prisonnier du camp de Kéroman d'où il se morfondait. **Julien :** *Il se nommait Rolf Foster, mais son prénom était difficile à prononcer aussi le baptisa-t-on René.* Originaire de Dresde, Rolf s'avère une bonne pioche - Le jeune homme, électricien de métier, est adroit de ses mains et ne rechigne pas à la tâche : *Il a refait toute l'électricité de l'étable, mais traire les vaches et travailler aux champs ne lui faisait pas peur non plus*. Les années passent et René-Rolf ne se décide toujours pas à quitter Plouhinec, d'autant que ses hôtes ne se résolvent pas plus à son départ : *Il ne voulait pas rentrer et pour nous c'est comme s'il faisait désormais partie de la famille*. Ce peu d'empressement au retour s'explique aisément : en 1945 le Rideau de fer a coupé l'Allemagne en deux et placé Dresde dans le giron communiste. Egalement à reconstruire, la RDA manque de bras et n'a donc pas oublié ses compatriotes captifs : *En 1948, un courrier lui annonça qu'il risquait la peine de mort s'il ne rentrait pas et que ses parents seraient poursuivis*.

Pour éviter des représailles à ses proches, Rolf se résolut au départ : *La famille l'a mal vécu et il a beaucoup pleuré quand nous l'avons accompagné gare d'Hennebont - Ensuite on n'a jamais plus entendu parler de lui...*

Jusqu'en 1997 : Anne se trouve face à un inconnu qui sans un mot lui tend une photo, celle de Julien en premier communiant. Il restera, avec sa famille une semaine à Plouhinec. Mais décédera avant que la famille Plouhinécoise ne puisse le voir en Allemagne.

Une disparition inquiétante

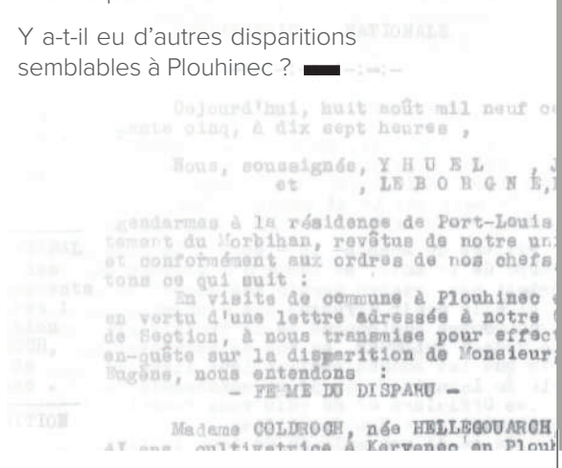
Le 8 Août 1945 à 17 heures des gendarmes, en tenue, se présentent au domicile de Mme C., ils interviennent à la suite de la déclaration de la disparition de Monsieur C.

Voici le récit de la femme du disparu :

Voilà, le 21 octobre de l'année dernière, mon mari a quitté la maison pour aller ramasser des pommes dans un champ à un kilomètre de la maison. Je ne l'ai jamais revu. Il faut dire que, 20 minutes après son départ, j'ai entendu des coups de feu, trois. A midi, ne le voyant pas revenir, je suis allée à sa rencontre. Je n'ai vu personne dans le champ ni dans les alentours. Je l'ai cherché pendant plusieurs jours. Rien. Et depuis je cherche; je n'ai rien trouvé même pas son corps. Les voisins n'ont rien entendu et n'ont pas participé aux recherches.

Notons toutefois que dans ce secteur, le 20 octobre 1944 des combats violents ont opposé les occupants et les patriotes, et l'épouse de suggérer que ce sont les « boches » qui auraient abattu son mari pour se venger des maquisards.

Y a-t-il eu d'autres disparitions semblables à Plouhinec ?


Aujourd'hui, huit août mil neuf cent cinq, à dix sept heures ,

Nous, soussignés, Y H U E L et , LE B O R G N E,

gendarmes à la résidence de Port-Louis tement du Morbihan, revêtus de notre uni et conformément aux ordres de nos chefs, tons ce qui suit :
En visite de commune à Plouhinec en vertu d'une lettre adressée à notre de Section, à nous transmise pour effec en-quête sur la disparition de Monsieur Eugène, nous entendons :
- FEMME DU DISPARU -

Madame COLDROCH, née HELLEGOUARCH, cultivatrice à Kervenec en Plouh

P.V. de déclaration de disparition >

LE DÉMINAGE...

Le nombre de mines laissées par l'armée allemande est très important, sur les plages, les dunes mais aussi dans les champs qu'on ne peut plus cultiver. Le déminage est donc une étape essentielle. Au 13 septembre 1945, on compte, à Plouhinec, 17 civils tués, et 20 blessés, dû aux mines. Mais les prisonniers allemands paieront aussi un lourd tribut:.

Pierrot : *C'est B. qui les surveillait (les prisonniers chargés du déminage), c'était un gradé de l'Arsenal. Il nous a dit après la guerre qu'il avait pris une centaine de bonhommes pour déminer tout, de Gâvres à la barre d'Etel, et quand il avait fini, il ne lui en restait plus que 5 ! C'est ce qu'il nous a dit en tout cas ! Ce n'étaient pas eux qui les avaient mises, donc ils ne savaient pas où elles étaient.*

Communes	tués	Blessés
Carnac	7	7
Camoël	2	
Erdeven	2	1
Damgan	2	
Locmariaquer	3	
Pénestin	5	3
Ploëmeur	8	8
St-Pierre-Quiberon	4	4
Plouhinec	17	20
Plouharnel	4	4
Riantec	4	
Sarzeau	1	3
Larmor-Plage		1
		51

Télégramme du Ministère de la reconstruction demandant la liste des communes déminées ainsi que nombre de victimes civiles

Déclaration du délégué départemental du déminage de Vannes au 21 juillet 1945. 13 septembre 1945

Déminage 30 mai 1945

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES
Couverture *ADM Archives départementales du Morbihan (signature, tampon) /AML Archives municipales de Lorient (drapeau) / GLB Photo de l'église (Gilbert Le Floch)* ***Page 2*** *Coll. AML (photo aérienne)* ***Page 3*** *Coll. AML (side-car) / Coll. ADM (horloges, arrivée à Redon)* ***Page 4*** *Coll. AML (Photo aérienne et photo BSM) / Coll. ADM (tampon)* ***Page 5*** *Coll. AML (photo aérienne) / Coll. MLR Appontement / JLF (plan transport du sable) / JLF (Rails)* ***Page 6*** *Coll. GLF (Carnet)* ***Page 7*** *LL (Portrait) / LL (lettre de Louis) / Coll ADM : registre d'écrous de la prison de Vannes* ***Page 8*** *Coll. JLF (2 photos de mariage)* ***Page 9*** *Coll. ADM (Deux jours sans pain et tickets) / Coll. JLF (Cahier de comptes)* ***Page 10*** *MLC (Abbé Le Bail), Michel Le Chénéchal / Coll. BM (Portrait Bernadette Malette) / Coll. FM (Chapelle de Saint Cornély)* ***Page 11*** *Coll. GLF (photo cheval)* ***Page 12*** *Collection FM « Débit de boisson »* ***Page 13*** *Coll. GLF (groupe, église en arrière-plan)* ***Page 14*** *Collection FM « buvette» / Coll. GLF (photo du bourg)* ***Page 16*** *Coll. AML : photo aérienne + Balles traçantes / Coll. ADM : renseignements* ***Page 18*** *Coll. ADM (document)* ***Page 19*** *LLB* ***Page 20*** *Coll. ADM (carte)* ***Page 21*** *Coll. GLF (les deux photos du Pont)* ***Page 22*** *Coll. LL* ***Page 23*** *MLC (Abbé LE BAIL) / Coll. ADM (état numérique des réfugiés) / Ouvrard* ***Page 24*** *Coll. MTE (Prisonnier)* ***Page 25*** *Coll. ADM (documents) / Ill. JLF (Cochon)* ***Page 26*** *Coll. AGT (Germaine Tillion dans les Aurès)* ***Page 27*** *Coll. AGT (Portrait)* ***Page 28*** *Coll. AML (scène de pêche) / Coll. ADM (documents) / Coll. SL (boîte de mèches)* ***Page 29*** *Coll. AML (les 2 photos)* ***Page 30*** *Ill. JLF (Cheval) / Coll. ADM (document)* ***Page 31*** *Coll. ADM (deux documents) / Carte /* ***Récapitulatif des crédits photographiques : ADM : Archives départementales du Morbihan / AGT : Association Germaine Tillion / AML : Archives municipales de Lorient / FM : Florian Mouraud / GLF : Gilbert Le Floch / JLF : Jo Le Floch / LL : Lucien Larboulette / LLB : Léa Le Baron / MLR : Marie-Louise Rio / MTE : Musée des Thoniers Etel / SL : Sophie Le Chat /***

Les enfants

Toutes les écoles de Plouhinec ont adhéré au projet. Les enfants de l'école d'Arlecan ont aussi travaillé en atelier TAP, et en garderie, à l'élaboration d'une maquette et d'éléments en terre cuite (char, avion...) Une fiction relatant l'histoire de Joël Peutrec, un enfant de 6 ans en 1940, et écrite par Claude Robic, ancien directeur de l'école d'Arlecan, et illustrée par Jo Le Floch, est le lien permettant aux enfants de découvrir cette époque avec un regard intemporel. Elle sera distribuée à chaque élève des trois classes de CM2.

PROGRAMME DES ENFANTS

Semaine précédente *remise à chaque élève d'un petit livret de l'histoire de Joël Peutrec*

Lundi 4 mai matin - dans les écoles *Rencontre des enfants avec l'équipe « collecteurs de mémoires » et échanges sur le livre qui aura été lu en classe.*

Lundi 4 mai après-midi - Salle JP Calloc'h *Projection du film relatif à la poche de Lorient, rencontre avec des témoins de l'époque et clôture par un goûter.*

Mardi 5 mai matin - Visites à Lorient
De la base des sous-marins et du sous-marin « Le Flore ».

Mardi 5 mai après-midi Gâvres
Visite des blockhaus de Gâvres et de Kerbascuin.

Vendredi 8 mai matin - Le Bourg
Préparation à la cérémonie officielle

Samedi 9 mai matin - Le Magouër *Participation au concours de dessins et lâcher de ballons en lien avec les écoles d'Etel*

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Michel Ezan, Jo Le Blévec, Lucien et Louisette Larboulette, Pierrot Larboulette, Bernadette Malette, François et Anne Mallet, Josiane Thomas, Annie Jouannic, Julien Conqueur, Félicité Le Floch, Marie C., Daniel Person, Anne S, Rémi C., Léa et Sabine Le Baron, Marie-Anne Cado, Jean-Jacques et Gilbert Le Floch, Mathieu Le Chat, Michel Le Chénéchal, Joseph Stéphano, Aimé Kerguéris, Manu Giquel, Adrienne Le Formal, Mme Aline Auffret, Mme Gisèle Trehin, Mme Marie Hélène Le Guennec et le Musée des Thoniers pour leur témoignage, le prêt des documents et leur participation d'une façon ou d'une autre. Mais aussi à toute l'équipe de jeunes, qui a fait ce travail, il y a vingt ans, pour le cinquantième anniversaire de la reddition de Poche de Lorient, avec le comité de jumelage : Tiphaine, Anne, Sophie, Amandine, Noalwen, Philippe, Gwenn, Gaëlle et Hélène.

Ce document est le fruit du travail d'un petit groupe « collecteur de mémoires » constitué de Claude Robic, Alain Henry, Emmanuelle Pelleter, de la médiathèque, et moi-même, qu'est venu renforcer Jo Le Floch ! Je les remercie pour leur travail, qui leur a demandé de nombreuses heures... Avec de bons moments, et des rencontres formidables. L'idée de départ est partie d'un sentiment du temps qui passe bien sûr, mais aussi la peur d'oublier, ou pire, de ne pas savoir, ce que nos anciens ont vécu ! La guerre, nous la voyons tous les jours défiler sur nos écrans. En 1940, elle était ici, à Plouhinec. Et quand on interroge, ceux qui étaient là, on entend la même chose que dans les reportages : la peur, les bombardements, l'emprisonnement, l'injustice, les camps de réfugiés, les morts, les maisons détruites, et la vie qui continue. On a fait la paix et voulu tourner la page. Et on a eu raison ! Mais il ne faut pas oublier ! D'abord parce que cette guerre, quand on y réfléchit, a impacté nombre de vies, encore aujourd'hui : qui n'a pas dans sa famille, l'histoire de quelqu'un dont la vie a été complètement bouleversée. Ensuite parce que connaître le passé c'est préparer l'avenir. Aujourd'hui, nous avons encore parmi nous des témoins de cette époque, de guerre bien sûr, mais aussi de cette particularité de notre région, que peu de français ont connue : l'enfermement dans cette « Poche de Lorient » qui leur a valu quelques mois de guerre supplémentaires, et pas les plus faciles! Nous avons choisi ici de nous attarder sur leur vécu, leur ressenti, ce que l'on ne trouvera pas dans les livres d'histoire ! Ne laissons pas passer notre chance de les écouter, de les enregistrer, pour nos enfants et petits-enfants. C'est notre histoire qu'ils nous racontent.

Sophie Le Chat

Bonjour mon lundi Communication • 06 45 15 22 04 • www.bonjourmonlundi.com